

PAGES

MANQUANTES

ALBUM LITTÉRAIRE ET MUSICAL.

DE LA

REVUE CANADIENNE.

RÉPONSE A UNE ÉPITRE AUX FEMMES

DE M. NIBELLE,

FAISANT PARTIE DE SES FAMILIÈRES : ÉPITRE INTITULÉE : *Les Amours de nos jours* (1).



H ! chasser les faux dieux... c'est bien facile à dire,
Le conseil est parfait !... mais dans votre satire
Vous eussiez dû montrer, en vrai praticien,
Pour le mettre à profit quelque excellent moyen,
Et, tout en décrivant le mal qui nous obsède,
Monsieur, pour le guérir indiquer un remède.

Car ne nous fallut-il pour le paraliser
Ensemble contre lui que nous coaliser,
Le pourrions-nous encor ? pensez-vous, monsieur ?... dites ?
Les coalitions aujourd'hui sont proscrites,
Et n'ont eu jusqu'alors que pauvres résultats.
Aux abus, aux travers en livrant des combats.
Comment donc espérer remporter la victoire,
Et sortir de la lutte avec honneur et gloire ?
De ressaisir nos droits le projet dangereux
N'est pas encouragé par un exemple heureux :
Naguère des esprits enclins à l'optimisme
Ont tout vu pour le mieux dans le saint-simonisme.
Fascinés par le mot écrit sur son drapeau ;
Et leur naïve foi dans ce culte nouveau
D'un bien-être idéal leur montrant l'avantage,
Ils se sont révoltés contre le mariage
Et contre l'égoïsme en nos mœurs implanté :
L'égoïsme en nos mœurs n'en est pas moins resté,
Le mariage aussi ; mais de la femme libre
La secte à sa naissance a dû cesser de vivre...
N'est-ce pas là pour nous une dure leçon ?
Ce culte, je le sais, frondait trop la raison,
Et dans votre conseil rien ne lui fait outrage.
Il est tout à la fois judicieux et sage,
Mais il soulève encor mille difficultés
Qui se nomment pour nous impossibilités.
Pour changer sans retour le triste état des choses,
Il faudrait s'attacher à détruire ses causes ;
Or, de vous seuls, messieurs, elles ont dû venir...

(1) M. Nibelle, énumérant dans son épître les ridicules et les travers des merveilleux de l'époque actuelle, prétend (en les accusant de faiblesse) rendre les femmes responsables de leur mauvais ton et de leurs vices. Cette réponse a pour but de les justifier et de rétorquer l'accusation.

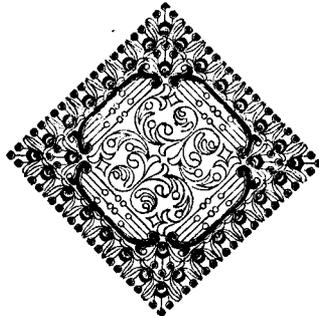
Malgré tous vos détours pour n'en pas convenir,
Il est clair que c'est vous qui gâtez la jeunesse ;
Ne nous accusez pas d'indulgente faiblesse,
Lorsque vous l'entendez sans vous en indigner.
Par des mots mépriants toujours vous désigner,
Vous nommer radoteurs, vous appeler perruques,
Trouver ainsi que vous vos maximes caduques,
Surtout depuis le jour où ces petits lions
Jouèrent près de vous aux révolutions.
Ils voulurent alors, c'était assez logique,
S'immiscer aux débats de votre politique ;
Pouvoir être électeurs, préfets et députés,
Avant l'âge obtenir emplois et dignités ;
En attendant, avoir une grande existence,
Tout à fait en rapport avec leur importance.
Des êtres appelés à régir les états
Doivent prendre des airs de petits potentats...
Mais l'argent fait défaut, leurs revenus sont minces ;
Hélas ! c'est pour cela qu'ils se marient en princes,
Par raison politique, et partant sans amour ;
Qu'à l'or de l'héritière ils adressent leur cour,
Et que, de la laideur, fut-elle le modèle,
La plus riche, à leurs yeux, est toujours la plus belle.

Vous regrettez l'amour et ses rêves charmans...
Et peut-il être encor, messieurs, de vrais amans,
Lorsque vous vous plaisez à dépeindre les femmes
Dans vos écrits divers, et surtout dans vos drames,
Comme des êtres vils, dépravés, sans raison,
Se servant sans remords du fer et du poison
Si leur farouche ardeur leur commande le crime ?
Le véritable amour doit naître de l'estime ;
Sans elle vainement nous voulons l'inspirer.
Le plaisir près de nous peut donc seul attirer...
Ce but des jeunes gens explique l'insolence :
Ils vous croient, c'est leur tort ; si leur ton nous offense,
Vous méritez plus qu'eux notre juste courroux,
Car leurs travers, messieurs, n'émanent que de vous.
A nos filles encor trouvez-vous donc bien sage
Pour but aussi toujours d'offrir le mariage ?

Vos livres, vos journaux leur montrent les maris
Comme le vrai croyant rêve au ciel des houris . . .
" C'est pour eux qu'il leur faut travailler et s'instruire,
" Corriger leurs défauts, près deux ils pourraient nuire,
" Cultiver leurs talents, leurs penchans vertueux,
" S'orner l'esprit, le cœur, pour eux, toujours pour eux."
Dans tous ces beaux avis si remplis d'exigence,
Leur esprit ingénu va puiser l'espérance
De trouver des époux non moins qu'elles parfaits ;
Cet espoir est déçu . . . leurs plaintes, leurs regrets,
Et les discussions qui troublent leur ménage,
Vous le voyez, messieurs, sont encor votre ouvrage.
Comme le règne éteint du pouvoir absolu
Si le nôtre est passé, vous l'avez bien voulu ;
Vous seuls l'avez détruit : rendez-lui ses prestiges,
Vous nous verrez bientôt opérer des prodiges.
Et d'abord, dans nos rangs, des arrêts rigoureux
Détruiront des abus les effets malheureux :
La lionne aujourd'hui fumant la cigarette,
Sablant champagne et punch, soignera sa toilette ;
Mais, auprès des dandys pour trouver des succès,
N'ira plus se livrer à ces tristes excès ;
Eux-mêmes, ramenés par ce touchant exemple,
Avec notre secours purifieront le temple ;
Alors facilement nous pourrons réformer
Les étranges plaisirs importés d'outre-mer :
Fermer du Jokeys-Club la noble tabagie,
Des prouesses du turf arrêter la manie,
Et, fuyant du tabac la suffocante odeur,
A nos portes enfin consigner le fumeur.
L'âge d'or renaîtra ; partout la convenance
Imposera sa loi pour chasser la licence ;
Le ton de nos sujets, soumis et circonspect,
Témoignera pour nous de leur profond respect,
Et l'amour et l'hymen, tout joyeux de s'entendre,
Nous feront voyager sur le fleuve de Tendre.
Ce beau rêve un instant ne peut nous abuser :
Nous n'avons nul moyen de le réaliser :
Vouloir changer les mœurs, lutter contre l'usage,
Dans les eaux du torrent c'est chercher le naufrage ;
Ainsi nous subirons, messieurs, quoique à regret,
Le sort non mérité que vous nous avez fait.
Afin d'envisager avec philosophie
La perte de l'amour qui fuit et nous défie,

Nous dirons sagement : Amour et pauvreté
Jamais près du bonheur n'ont long-temps habité :
Bientôt en désaccord, la pauvreté l'emporte,
Et jette le bonheur et l'amour à la porte
Au sein de l'opulence, enfant capricieux,
Il ne laisse qu'un jour son prisme sous nos yeux ;
Dans l'objet adoré dont il faisait un ange,
Dès qu'il nous l'a repris à nos regard tout change ;
L'amer dégoût succède à son enivrement,
Et nous force à gémir sur notre aveuglement.
Ainsi, pour satisfaire au besoin de notre âme,
Au désir de bonheur qui l'anime et l'enflamme,
Cherchons des biens plus sûrs qui parent l'avenir :
Chacun veut aujourd'hui s'élever, parvenir ;
C'est une passion, c'est une frénésie ;
Livrons-nous sans fureur à cette fantaisie.
Non sans doute pour nous, mais bien pour nos enfans.
Autrefois nous étions ce qu'étaient nos parens ;
Il n'en est plus ainsi, cela même nous choque,
Tant on s'identifie aux mœurs de son époque.
Nos maris sont rentiers, médecins, avocats ;
Leurs fils, à tout le moins, deviendront magistrats,
Et leurs petits-enfans, dans leur gentilhommière,
S'efforçant d'oublier leur race roturière,
Riches d'un *de*, d'un titre et de frais parchemins,
Pourront prendre les airs de seigneurs châtelains.
Formons ces nobles vœux ; marchant dans la carrière,
Ne reportons jamais nos regards en arrière ;
Avec reconnaissance acceptons les bienfaits
Que doit nous apporter un siècle de progrès
Pour prouver d'Azaïs le consolant système ;
Et chaque jour enfin méditons sur ce thème :
" Le bonheur est partout où nous voulons le voir,
" Mais nulle part plus vrai que dans notre devoir."
Ainsi, la fleur des champs, la beauté dédaignée,
A son modeste sort soumise et résignée.
En pourra savourer l'ineffable douceur ;
Pour elle il est placé dans le calme du cœur,
Baume dont le parfum se répand sur sa vie,
Que le vice orgueilleux secrètement envie :
Et pour gage second de sa félicité.
La beauté pauvre encor garde sa liberté.

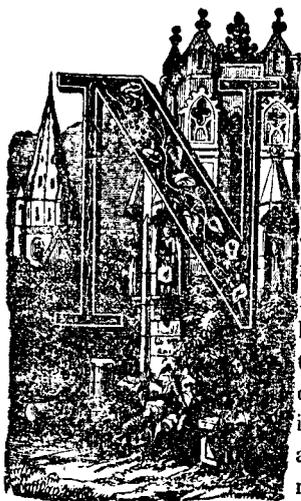
MADAME VIRGINIE LETAILLANDIER.



Quelques souvenirs inédits et peu sérieux

D'UNE ASSEMBLÉE FORT SÉRIEUSE.*

—(SUITE.)—



Nous terminions notre dernier article en entretenant nos lecteurs de Barnave ; comme nous n'avons pas épuisé nos renseignemens sur cet homme célèbre, disons-leur aujourd'hui que ce n'était pas la première fois qu'il retirait l'assemblée d'un labyrinthe inextricable. La clarté, la précision, la logique, étaient les cachets distinctifs de son beau talent. Bien qu'avocat de profession, il ne divaguait point, il ne se répétait point ; il allait droit au but. Aussi, quand l'horizon parlementaire s'encombra de nuées épaissies, au point de devenir ténébreux, les regards se portaient involontairement sur Barnave, comme des gens ne voyant goutte dans une chambre obscure sonneraient pour obtenir un flambeau ; or, pour soutenir sa figure, dès que ce flambeau se posait à la tribune, les ténèbres se dissipaient ; on y voyait comme en plein jour.

J'ai beaucoup suivi ce malheureux Barnave dans ses représentations du manège, et aussi dans plusieurs salons de son opinion, où il était fort honoré et choyé ; si je ne lui ai pas souvent parlé, à cause de la réserve imposée à mon extrême jeunesse, je l'ai souvent et bien écouté. J'ai fait plus, puisque j'ai pris plaisir à questionner plusieurs des siens sur ses antécédens au départ pour les états-généraux ; enfin, disons avec assurance que le député du Dauphiné était un des membres de l'assemblée que je connaissais le mieux et que j'avais le plus étudié.

Aussi me faisais-je une fête de renouveler connaissance avec lui dans l'ouvrage qui porte son nom. Mais, ô déception ! ce n'était plus mon Barnave, ni j'imagine celui d'aucune des personnes qui l'ont particulièrement connu. Le romancier n'en parle et ne le fait parler que sur des ouï dire sans valeur et sans consistance, ou plutôt il n'a causé de cet orateur qu'avec son imagination pleine de fantaisie. Oh ! ce n'est plus ça : ce n'est pas même l'épiderme de Barnave.

Quand on s'avise de faire le portrait moral d'un homme célèbre en trois ou quatre volumes (je ne sais plus combien, ayant cessé de prendre *mon plaisir en patience* avant la fin du premier), il faut pour ainsi dire s'insinuer sous sa peau ; il faut pénétrer dans le for intérieur, s'emparer de son caractère, descendre dans son âme pour y prendre sur le fait les sentimens les plus intimes ; il faut importuner de questions les contemporains qui l'ont vu

debout, radieux de jeunesse, de talent et de gloire (bonté divine ! quelle fausse gloire ! mais ce n'est pas là la question) ; il faut enfin méditer long-tems son héros, pour le faire parler et agir dans la fiction qu'on lui consacre, comme il parlait et agissait dans les réalités de sa vie.

Rien de tout cela ne fut observé ; on ne s'en donna pas le soin. Le vrai Barnave s'éclipse sans cesse derrière M. Janin, et le lecteur n'a que la triste satisfaction d'apprendre ce qu'eût fait et ce qu'eût dit M. Janin dans la position, et les circonstances où il place M. Barnave ; et voilà, ajouterons-nous comme on écrit l'histoire dans les romans soi-disant historiques.

L'adage : *Un malheur ne va pas sans l'autre*, se manifeste ici dans toute sa vérité. Hélas ! Barnave, à la fleur des ans, périt sur l'échafaud, et conséquemment au proverbe, il fallait qu'il fût exécuté une seconde fois sous la plume d'un homme de beaucoup d'esprit sans doute, mais d'un esprit déraisonnable et faux ; or, quand l'esprit n'est que beau et qu'il n'est pas bon, tout écrivain reste incomplet et rien ne reste de ses œuvres.

Eh, mon Dieu ! combien de têtes illustres de cette assemblée, sur lesquelles devait s'abattre le fatal triangle que ruminait déjà le docteur Guillotin, pour jouer un tour *pendable* à la pendoison ! Il ne prévoyait pas le pauvre homme qu'il inventait un instrument de mort, destiné à frapper une immense quantité de têtes innocentes. On dit que ce bon docteur mourut de chagrin en voyant passer son nom dans son invention. Cet exemple, d'extrême sensibilité, rappelle ce bon pape, dont la mort eut pour cause la regret qu'il éprouvait d'avoir accordé le chapeau de cardinal à l'abbé Dubois.

Le général de Custine, le duc de Lauzun, le comte de Clermont-Tonnerre, le savant Bailly, le marquis de Beauharnais, et tant d'autres furent immolés avec Barnave, au nom de ce même peuple dont ils avaient embrassé généreusement la cause, et pour cette liberté, maîtresse ingrate qu'ils avaient adorée !

Quittons ces lugubres images pour retourner aux jours gros d'illusions, où une foule de personnages, tous remarquables, mais tous imprévoyans, péroraient gracieusement à la tribune, riaient et glosaient agréablement dans les salons, sans se douter du terrible dénouement de la tragédie-comédie que l'on jouait au manège.

Les deux membres du petit comité groupé auprès de la loge diplomatique, dont l'amabilité me souriait davantage, étaient M^{me} de Staël et M. l'évêque d'Autun, qui encore, à cette époque, faisait semblant de se croire évêque. Celui-ci surtout ne tarissait pas de mots heureux et de fines plaisanteries, dont le charme s'accroissait de leur contraste avec une physionomie impassible. Oh ! certes, la froide expression de ce visage déjà blafard faisait pressentir l'homme qui, vingt ans plus tard, disait fort sérieuse.

* Voir la livraison de janvier.

ment : " Point de zèle, messieurs, point de zèle ; cela gâte tout."

Je crois qu'il est impossible d'avoir plus d'esprit argent comptant, et de meilleur goût que n'en montrait M. de Talleyrand, sans la moindre apparence de prétentions ; car il n'avait pas l'air d'y toucher. Il existait alors entre lui et la baronne née Necker une admirable harmonie de principes, d'opinions et de sentimens. Disons un peu plus : harmonie en tout point. Mais cet accord dégénéra en un duel d'amères paroles, quand ces deux personnages se revirent après une longue séparation, lors des premières années du règne consulaire.

A cette époque, M. Talleyrand gouvernait le ministère des relations extérieures, et M^{me} de Staël était restée baronne comme devant ; elle avait douze ans de plus et l'auréole diplomatique de moins ; l'égalité du rang se trouvait donc rompue ; il ne restait que celle de l'esprit et de la fortune ; et comme M^{me} de Staël s'était jetée de bonne heure dans le parti de l'opposition, beaucoup plus à cause de l'indifférence dont l'honorait le premier consul, que pour ses tendances très-prononcées vers l'absolutisme, elle rencontrait dans M. de Talleyrand, première colonne d'un pouvoir au berceau, et pour ainsi dire principale bonne de l'enfant, un adversaire redoutable qui ne la ménageait pas, quand la baronne lui en offrait l'occasion, par quelque saillie excentrique, comme par exemple, celle-ci :

" M. de Talleyrand, lui dit-elle un jour devant un petit cercle intime de douze à quinze personnes dites-moi franchement à qui vous trouvez plus d'esprit de Bonaparte ou de moi ? — Madame, répliqua le ministre avec son phlegme incomparable, le premier consul a infiniment plus d'esprit que vous, ça ne fait pas un doute ; mais vous avez bien plus de courage."

Pardon pour cette anecdote, qui dépasse notre cadre d'une longueur de dix à douze années ; nous allons y rentrer par une autre riposte de M. de Talleyrand, le plus fécond des hommes en ce genre.

Les présidens de l'assemblée nationale dite constituante se renouvelaient tous les quinze jours ; c'est l'assemblée qui les nommait. Le choix dépendait des questions à l'ordre du jour pour la quinzaine qui allait suivre. Ainsi, la présidence s'adjudgeait à celui des membres dont la profession et les connaissances présentaient de l'analogie avec les matières à traiter. La veille de la nomination, les comités discutaient cette convenance, de telle sorte que presque toujours MM. les députés, quand la séance s'ouvrait, étaient à peu près d'accord sur l'objet de leur choix.

A l'un de ces comités, dont fesaient partie MM. de Mirabeau et de Talleyrand, le premier, qui mourait d'envie d'obtenir le fauteuil, se prit à débiter, avec un faux air de modestie, le programme des conditions et des diverses aptitudes requises pour présider dignement l'assemblée. Bref, il se désigna avec une telle fidélité de ressemblance, qu'il devenait impossible de s'y méprendre ; et l'on pourrait ajouter " légèrement gravé de la petite vérole, pour couronner le portrait," s'écria le malin évêque d'Autun. Ce sarcasme fit rire le comité, et l'on assure que Mirabeau se décida à faire comme ses collègues pour ne pas paraître trop mortifié.

Je ne dois pas omettre une circonstance de mon séjour auprès de la loge des ambassadeurs. C'est l'apparition, vers le déclin de la séance, du ministre de Suède, M. le baron de Staël Holstein. Sa présence jeta un froid dans le groupe, parce que madame l'ambassadrice n'en parut rien moins que réchauffée. De ce moment elle se tint sur la réserve, non pas à beaucoup près qu'elle fut intimidée, la timidité n'étant pas de son ressort. Si j'ai bonne

mémoire, elle me semblait seulement contrariée de la visite inattendue de son mari, grand et belle homme, comme le sont assez généralement les seigneurs suédois, mais ennuyeux comme ils le sont assez rarement.

Pour en finir de cette femme illustre, disons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont vue que beaucoup plus tard, et surtout à ceux qui ne la virent jamais, que, bien que fort jeune alors, elle n'avait pas même ce qu'on appelle proverbialement *la beauté du diable*. On se tromperait fort si on jugeait son visage par les gravures qui la représentent et qui l'embellissent, bien que la nature eût fait tout le contraire.

Depuis cinquante ans, l'art du portrait est devenu une école de mensonge et d'adulation. Les peintres sont plus flatteurs encore que les courtisans. La baronne ressemblait trop à son père, dont elle parlait sans cesse, pour être une jolie femme ; elle n'avait de bien et de beau que le bras ; aussi en faisait-elle une grande consommation, c'est-à-dire qu'elle gesticulait de manière à le mettre en valeur, sans doute comme indemnité de la figure.

Nous venons de dire que madame de Staël parlait beaucoup de son père : oui, beaucoup trop ; car cette manie, conséquence outrée d'un sentiment fort respectable, la rendit quelquefois ridicule. Nous avons connu plusieurs femmes, dont les pères avaient fait un peu de bruit dans le monde, se parer de leur mémoire et la déclamer à tout propos sur le ton de l'apothéose : " Mon père par-ci, mon père par-là, toujours mon père !" Rien de plus lourd et de plus fastidieux pour la galerie. Ces sortes d'adorations sont tolérables dans le sanctuaire de la famille, et encore, chrétiennement parlant, pas trop n'en faut ; mais quand le seuil de la maison est franchi, bourdonner ces hommages à des oreilles indifférentes, c'est manquer le but qu'on se propose ; car alors la société souvent ennuyée et toujours malicieuse, réduit bientôt à des proportions très-modestes le prétendu grand homme qu'on veut imposer à son admiration.

Pour en revenir aux bonjours télégraphiques que s'adressaient à l'assemblée deux jeunes époux très-épris l'un de l'autre, citons une anecdote qui perdrait beaucoup de son intérêt, si l'on ne nous permettait de rappeler en peu de mots ce que tout le monde sait, c'est à dire la prophétie dont M^{lle} Joséphine de la Pagerie fut l'objet dès ses plus jeunes ans à la Martinique. La sorcière qui lui prédit qu'elle serait reine la poursuivait de ce songe doré avec une persistance vraiment extraordinaire. Quant aux pronostics qu'elle débitait à quantité d'autres colons, c'était sans trop se soucier qu'ils y ajoutassent une foi bien fervente ; mais pour ce qui concernait la petite Joséphine, la pythonisse se fâchait tout rouge quand on ne l'écoutait pas sérieusement ; bien plus, elle ne parlait à la jeune créole qu'avec les accents du respect, et toujours à la troisième personne, sans omission du titre de sa majesté, dont elle ne se faisait pas faute. C'était chez cette vieille femme une puissance de conviction qui, grandissant à mesure que grandissait Joséphine, devenait chaque jour plus divertissante pour l'élite de la colonie.

On serait tenté de croire que l'horoscope de la sibylle martiniquoise s'étendit depuis, en manière de reflet, sur le premier époux de la future impératrice-reine. Voici comment.

Le jour où l'assemblée nationale apprit la fuite du roi et de sa famille, c'était le marquis de Beauharnais qui la présidait. Antérieurement à cette mémorable péripétie, le jeune député avait montré une présence d'esprit et un talent peu ordinaires dans le gouvernement des séances parlementaires. Au milieu du trouble causé par la nouvelle qui venait de stupéfier l'assemblée, M. de

Beauharnais présida avec une sagesse et une fermeté qui lui firent honneur. La grandeur de la crise n'ébranla point son courage ; calme au sein de la tempête, il se maintint constamment à la hauteur de l'événement qui la suscitait : sa noble attitude impressionna fortement les esprits.

Après une séance orageuse, où d'un torrent de fougueuses paroles n'avait jailli aucune décision, l'assemblée s'était fractionnée en comités pour aviser aux mesures à prendre le lendemain. On peut se figurer combien de propositions extravagantes roulèrent impétueusement sur le tapis. Laissons-les de côté pour nous borner à citer celle qui n'était qu'extraordinaire.

« Messieurs, s'écria un membre aux formes expéditives, le roi, par l'indignité de sa fuite, a prononcé lui-même l'arrêt de son bannissement à perpétuité ; mais, comme la France est monarchique née, et qu'elle doit rester monarchique, il faut que sans délai une dynastie nouvelle succède à celle qui nous abandonne lâchement. Où la prendre ? me direz-vous ; messieurs, ma réponse est toute prête : le nouveau pouvoir doit surgir du sein de l'assemblée des représentans de la nation, dont les volontés unanimes sanctionneront notre choix.

« Je n'hésite donc pas, messieurs, à vous proposer pour roi des Français notre digne président. Naissance, esprit, talent, bravoure, modération, fermeté, grâce extérieure, il a tout pour lui. Qu'il soit élu et proclamé roi dès demain ; c'est par une résolution soudaine que vous échapperez aux périlleux orages d'un interrègne. »

Cette proposition étourdissante bouleversa, comme on pense bien, les têtes en mal d'enfant ; toutefois, quand ces premières impressions d'étonnement furent dissipées, on discuta froidement, et peu à peu on se familiarisa avec l'incroyable projet de collègue. Puis, enfin, on disait en se séparant : « Ma foi ! nous y pensions... pourquoi pas?... lui comme un autre... on pourrait plus mal faire... la nuit porte conseil... à demain ! »

Une demi-heure après la séparation, toutes les mesures proposées s'écroulaient au bruit de la nouvelle de l'arrestation du roi. Mon père faisait partie du comité où il fut question d'octroyer la couronne de France au marquis de Beauharnais, et c'est de lui que je tiens cette anecdote vraiment curieuse par le nom de celui qui en est le héros. Il était donc décidé que, de manière ou d'autre, l'aimable et bonne Joséphine serait reine, et plus que reine.

Mais ce rêve de quelques minutes se changea depuis, pour son premier époux, en la triste réalité du commandement en chef de l'armée du Rhin, où sa capacité et sa haute valeur ne se démentirent point. Hélas ! à cette époque funeste, plus les qualités d'un homme en évidence jetaient de l'éclat, plus on était disposé à les lui faire expier par l'échafaud ; la mort du brave général de Beauharnais rendit la liberté à cette femme que la fortune tenait en réserve pour de plus hautes destinées.

Les révolutions sont aussi menteuses qu'elles sont cruelles. Depuis quinze mois qu'on hurlait la liberté, les hurleurs se déclaraient eux-mêmes les plus furieux adversaires du libre exercice de la pensée ; ils ne le voulaient que pour eux. La liberté des opinions, si fastueusement proclamée, n'était déjà plus qu'un mensonge ; déjà la tyrannie jacobine menaçait avec audace certains membres de l'assemblée dont les discours, toujours révolutionnaires, mais modifiés par l'expérience, contrariaient les noirs desseins. J'ai vu nombre de fois, dans les tribunes publiques, des hommes frémir de rage en les écoutant, mais qui rongeaient leur frein, de peur qu'un signe trop marqué d'improbation ne les fit expulser de la salle ; je les ai vus ces hommes, s'élançant, à la fin de la séance, sur le passage de ces mêmes députés, les acca-

bler d'injures, et les poursuivre jusqu'à leur domicile en ameutant contre eux la populace par leurs horribles imprécations.

Aussi, les jours de discussions ardentes, les commissaires proposés à la police de la salle faisaient-ils doubler la garde, qui stationnait à la porte du manège, pour protéger la sortie des orateurs menacés d'outrages et de voies de faits. Que de sinistres présages bouillonnaient au fond de ces violences sur le seuil même du lieu qu'on appelait le sanctuaire des lois, et le berceau de la liberté !

Par suite de ces scandales, quelques députés hardis à la tribune, mais timides dans la rue, se refusaient à courir les chances de ces dangereuses sorties ; je me rappelle que plusieurs de ces messieurs restaient fort ennuyés à la buvette de la salle, pour ne s'évader que sous la protection des ombres du soir.

Le respect pour le courage, dont ne peuvent se défendre les gens plus mal intentionnés, sauva, en plusieurs circonstances, l'abbé Maury des périls qu'attirait sur lui la sublime hardiesse de ses discours : il en fut quitte pour des quolibets qu'il remboursait à la foule avec la même monnaie. Souvent il fut tiré d'un mauvais pas par le cynisme de ses répliques ; sa spirituelle gaité, ayant toujours à ses ordres le petit mot pour rire, devenait pour lui une sorte de cuirasse sans défaut. Le peuple en colère est comme les rois de mauvaise humeur ; qu'on l'amuse par un mot sérieux, le voilà désarmé ! Nous ne citerons pas celui de la lanterne qui court les rues ; mais nous étions présents, quand un jour, sur la terrasse des Feuillans, on demanda à l'abbé Maury s'il disait encore la messe ; « Sans doute, répliqua-t-il vivement, mais j'ai changé de burettes ; voici les nouvelles. » Aussitôt l'abbé tira de sa poche une paire de pistolets, dont la vue lui fraya un passage à travers la foule qui l'entourait.

Les révolutions sont des nids de parvenus. Tendre mère d'une foule innombrable de petits, la fortune les soigne jusqu'à ce qu'ils puissent voler de leurs propres ailes. Dès que l'heure du sevrage a sonné, on reste ébahi à la subite apparition d'une phalange de visages inconnus et tous resplendissans : c'est par essaims, par myriades qu'ils font irruption dans le monde étonné.

A leur auréole gauchement posée, à leurs allures qui sentent l'ivresse triviale des succès inespérés, il est aisé de reconnaître que ces nouveaux messieurs descendent d'une mansarde ou remontent d'une cave, d'une carrière, de tout ce qu'il y a en fait d'étage de plus haut et de plus bas. D'autres accourent de la charrue, du tombereau, de la boutique, de l'échoppe, de la fange des rues, de la poussière des bureaux, enfin de prisons, et qui sait ? peut-être même des galères...

La Fortune, la plus mobile des souveraines, la plus volage des reines, ne mesquine aucun de ses enfans ; loin de là ! Les plus tarés, comme les plus besoigneux, sont les benjamins de la déesse. Ennuyée de ses vieux courtisans, qui la faisaient bâiller parce qu'ils bâillaient eux-mêmes, elle est dans le ravissement de s'être créée une cour toute nouvelle, une cour bien chamarrée de ridicules, de contrastes et de curieuses anomalies ; Madame se plaît dans les métamorphoses et les travestissemens ; cette mascarade la distrait.

Et par exemple, personne ne l'amuse comme un homme de rien transformé en un homme de quelque chose. Il est convenu que ce quelque chose veut dire un million.

Personne ne l'intéresse comme un pauvre diable n'ayant que les os et la peau, qui devient en un tour de main un individu frais, gras et rosé comme un prieur du bon tems.

Enfin rien ne met madame Fortune en verve, en belle humeur

comme un homme qui ne possédait hier encore d'autre terre que celle contenue entre deux planches de sa croisée, où végètent languissamment la capucine, le basilic, le pois de senteur, toutes plantes infiniment prosaïques, et qui aujourd'hui se carre dans un château aux trente croisées de face, disant avec un organe rond : Mon parc, mes gens, mes chevaux, mes gardes, mes chasses, mes chiens, mes chevreuils ; que dis-je mes chevreuils ? le gaillard s'est élevé au cerf dix cors *s'il en fut*, et même à la gazelle domestique, qui vient manger familièrement dans les mains de madame sa femme un peu rouges ou un peu noires.

Quand la fortune qui, en sa qualité de femme frivole, possède un caractère jovial, à farci de largesses tout ce petit monde, et que son œuvre de transformation est complète, on assure qu'alors elle s'éprend d'un fou rire, et comme rien n'est plus électrique que le rire, nous rions avec elle de son grotesque entourage. Toutefois, nous ne rions pas toujours ; voici pourquoi.

La secte des parvenus se divise en deux catégories parfaitement distinctes l'une de l'autre. La première se compose de gens d'un naturel si excellemment bon qu'ils se conservent même au sein de leur prospérité et sur leurs lits de roses ; telle est la bonté de cette pâte d'homme que, bien que cette pâte soit passée subitement du pain bis au pain blanc, à la brioche, voire même à la meringue et au gâteau de Savoie, elle ne s'enorgueillit pas trop de cette transition rapide ; elle reste bonne *quand même* ! La délicieuse histoire de la *Dot de Suzette* offre un type admirable de ces heureux que la possession de beaucoup d'or ne saurait gâter.

Que si ces petites gens renoncent à ces dehors de grosse bonhomie qui les font absoudre des faveurs du sort, s'avisent de piaffer et de se tuméfier, c'est d'une façon si bouffonne et si bon enfant que, loin de blesser la galerie, celle-ci s'en amuse. Ce sont des espèces de comédiens ambulants qui jouent partout et toujours. On ne se lasse point de ces représentations peut-être plus plaisantes, et à coup sûr plus originales que celles du théâtre.

Il n'en est pas ainsi de l'autre section, qui n'offre pas le plus petit mot pour rire. Ces hommes de la semaine passée sont orgueilleux, hautains, insolents, coupants et tranchants ; ils prétendent se familiariser avec les anciens riches, et lancent un regard d'insultante pitié à tout ce qui ne sut pas monter, grossir et grandir comme eux. Ces haïssables favoris du hasard n'ont rien de comique ; on reste sérieux en leur présence, si on la supporte ; mais dès qu'ils ont le dos tourné, le monde palpitant d'indignation les hue, les siffle ; ils sont criblés des traits de la médisance, de la haine et du mépris.

La régence, qui déshonora plusieurs années du siècle dernier, forma une pépinière de parvenus située rue Quincampoix. On appela cet établissement le jardin aux champignons, par allusion au millier de fortunes qui y poussèrent du soir au lendemain.

Les perruquiers et les laquais, se débarbouillant de la poudre et de la livrée dans les carrés du jardin, furent érigés en seigneurs opulents, titrés et encensés dans leurs bancs à la paroisse du village, que dominait leur château féodal fraîchement badigeonné. Ah certes ! l'ancienne noblesse n'a point à se vanter d'un tel mode de recrutement.

Cette révolution financière ne vécut pas long-temps. La déchéance des illusions mississippiennes opéra la guérison des cerveaux malades, et, sauf les victimes de ce fol engagement, qui restèrent ruinées et pauvres.

“ A Paris, tout rentra dans l'ordre accoutumé.”

Depuis lors les ascensions métalliques devinrent des exceptions

aux lenteurs de la fortune dans les professions honnêtes et peu aventureuses. Presque toujours la richesse ne descendait sur les maisons du haut commerce manufacturier ou maritime qu'à la troisième ou quatrième génération ; seules, la ferme générale et la banque gardèrent le privilège de faire grimper en carrosse des gens qui la veille allaient à pied comme des chiens, et d'improviser de splendides amphytrions qui, jusqu'à ce jour, n'avaient dîné que très mal chez eux ou assez bien chez les autres.

Sous les règnes sinon fortunés au moins tranquilles, les accidents tels que le système de Law ont la rapidité du météore ; il n'en est pas de même des révolutions politiques qui, après avoir changé la face des choses et ébranlé le sol, s'y enracinent avec une invincible ténacité. C'est à ces terribles époques de bouleversement et de déplacement que fourmillent les parvenus ; la société en est inondée.

Cependant c'est progressivement et avec une certaine réserve qu'on vit éclore de nouveaux enrichis après la révolution de 1789. Nous dirons plus tard la cause de ces délais. Signalons avant les trois phases les plus propices à ce monstrueux enfantement, à cette irruption d'individus lancés soudainement sur le théâtre de l'opulence.

La première fut la vente des biens d'église et des biens d'émigrés. Personne n'ignore que, par la défectueuse organisation de ces ventes, les acquéreurs payèrent des châteaux et de vastes domaines avec le produit de deux récoltes, souvent d'une seule. Jamais mesures de finances ne furent plus déplorablement combinées. *Male parta, male dilabuntur*. Tous les avantages tournèrent au profit des acheteurs, aucun vers les intérêts de l'état. Ainsi l'immensité des ressources créées par le fléau spoliateur ne servirent pas même à constituer un trésor national capable de subvenir à l'entretien des quatorze armées que la France, ou pour mieux dire la Convention opposait à l'Europe soulevée contre elle. Tous ces milliards, car il ne s'agissait plus de millions se fondirent pour le bon plaisir et les félicités des acquéreurs mourans de gras fondu dans les délicieuses positions qu'on leur avait faites.

C'est par suite de cette gestion vicieuse que la république se vit bientôt réduite à la besace. Quand le gouvernement du cinq brumaire succéda à l'absolutisme conventionnel, il fallut, pour lui apprendre à parler et à marcher, qu'on inventât brusquement de nouvelles ressources, dont la plus unique fut la banqueroute des assignats. Leur dépréciation fut telle que la carte payante d'un dîner de gourmet aux portions *pour un* présentait le chiffre colossal de trois mille francs, et ce même gastronome en avait payé le matin quatre mille à son cordonnier pour une paire de bottes.

Incapable d'améliorer la situation, le directoire ne fit que l'empirer par ses lâches faiblesses. C'est sous son règne éphémère qu'eut lieu la seconde promotion de parvenus, éclos par milliers dans l'épais gâchis des fournitures. Rien ne peut donner l'idée des ravages de cette corruption. Toutes les sources des revenus furent taries par les marchés scandaleusement frauduleux qui se passèrent entre l'état et les fournisseurs. Ceux-ci, devenus opulents par un seul coup de baguette de la friponnerie, qui est une fée comme une autre, étalèrent un luxe outrageant pour la misère nationale. Les magnificences de Lucullus ne sont peut-être que pâles auprès des somptuosités de ces riches *républicains*.

On croirait tenir un volume des *Mille et une Nuits*, si on lisait la description des fêtes données sous le directoire par des enrichis de fraîche date ; il ne serait pas moins curieux d'y voir avec quel

charmant abandon ces nouveaux plongeurs dans le pactole nouveau copiaient les habitudes et les manières des anciens grands seigneurs que souvent ils avaient servis, et toujours malicieusement dénigré au temps de leur splendeur. En voici un trait entre mille :

Au printemps de l'année 1798, je fus présenté par un Languedocien, mon compatriote, dans un superbe hôtel de la rue de Provence, chez un opulent fournisseur qui tenait table ouverte deux fois par semaine. Toutes les personnes *présentées* qui venaient sans invitation s'emparer d'un couvert étaient les bien venues. Le jour où je pris la liberté de m'asseoir à ce banquet énormément hospitalier, nous étions soixante convives intimes. Le repas fut digne du pinceau de Brillat-Savarin. Au dessert l'amphytrion annonça qu'il allait passer quelques jours dans l'une de ses terres.

Cette annonce me fournit un texte aux quelques paroles que je crus devoir adresser, après le café, à la haute et puissante dame qui venait de faire les honneurs avec une dignité tant soit peu pédantesque. "Madame, lui dis-je, va donc quitter Paris demain avec Monsieur Mercier?" Cette question, mes chers lecteurs, vous paraîtra sans doute, bien innocente, bien irréprochable de tout point; eh bien! non! vous êtes dans l'erreur! — c'était une impertinence, au moins une grave inconvenance, car elle me valut une réponse marquée d'un froid dédain.

"Comment! vous supposez que je pars avec mon mari? impossible monsieur! Car ce serait vouloir ne pas trouver aux relais des chevaux pour nos deux équipages: non, monsieur, non, M. Mercier partira demain pour faire tout préparer dans celui de mes châteaux qui est situé en Touraine, et moi après demain seulement je monterai la calèche avec deux voitures de suite, pour mes femmes, mes valets, et le secrétaire de monsieur."

Cela dit d'un ton sec, Madame me tourna le dos probablement avec la pensée que j'étais un provincial très ignorant des beaux et nobles usages de la fortune. Deux ans se passèrent, et quand je revins à Paris, on m'apprit le naufrage de ce même M. Mercier qui de toutes ses richesses réelles en apparence n'avait conservé d'autres débris qu'un petit capital de 20 mille francs. Je le plains, en me disant toutefois que désormais Madame Mercier *pouvait* voyager avec son mari.

Le nombre des enrichis s'augmenta prodigieusement par les conquêtes de l'empire. Cette troisième phase fut d'autant plus favorable à une nouvelle émission de parvenus, que les champs de l'exploitation n'avaient d'autres limites que les extrémités de l'Europe. Tout en moissonnant beaucoup de gloire, on ne négligea point les épis de diamans, les meubles d'argenterie, les gerbes de tableaux, les boisseaux de pierreries, les sacs d'or et d'argent; enfin ce qu'on appelle vulgairement faire ses orges, ou mettre du foin dans ses bottes. L'art stratégique s'étendit élastiquement à la finance. Ces deux natures de récoltes furent menées de front avec un bonheur inoui; on eût dit qu'avant d'entrer en campagne les futurs vainqueurs s'étaient avisés de lire avec une sérieuse attention l'histoire des conquêtes romaines, tant ils montraient après le succès de leurs armes de fidélité respectueuse pour ces immortelles traditions. Oh! jamais lecteurs ne retirèrent plus de fruits de leur lecture. Entre leurs mains la victoire devint cupide, vénale, comme au temps des illustres ravageurs du monde ancien. Les lauriers perdirent la simplicité de leurs couleurs naturelles pour se changer en rameaux du plus brillant métal.

A chacun des courts intermèdes du drame napoléonien, nous vîmes des généraux, assez obscurs sur le champ de bataille, res-

plendir à Paris et dans les provinces, de tout l'éclat d'une fortune acquise au prix de mille dangers; nous ne mentionnons ici que ces derniers, parce qu'il va sans dire que les premiers et glorieux lieutenants de l'empereur, en s'adjudgeant les dépouilles, purent entourer leur célébrité d'un cadre remarquablement riche et beau.

Cette fois la France ne fit pas les frais de ces grandes existences; hélas! la poule aux œufs d'or éventrée n'était plus en mesure d'enrichir ses poussins. Mais l'empereur la recousut habilement. Elle se reproduisit de son sang, ainsi que le phénix de ses cendres; et, comme en faisant la guerre à tous les potentats européens, le grand homme la déclara aussi à tous les vampires de l'intérieur, cette pauvre poule, merveilleusement rapiécée et restaurée, se vit bientôt en état de pondre toute la monnaie nécessaire à la main réparatrice qui ressuscitait la société française ensevelie sous des ruines tachées de sang.

Maintenant rentrons dans notre cercle des années 1790 et 91 dont nous dûmes sortir pour indiquer le vrai point de départ des richesses nouvelles, et rendre à la première révolution toute la justice qu'elle mérita à cet égard. Il est tout aussi juste de dire que, dans les deux premières années du cataclysme révolutionnaire, la France continua de s'honorer d'une foule d'hommes dont le chaleureux patriotisme n'excluait pas encore le désintéressement ni la plus austère probité. L'égoïsme, ce fils naturel des révolutions, ne desséchait pas encore les âmes. Le mot d'ordre *chacun pour soi* n'était pas proclamé; on se réjouissait avec bonne foi de l'extirpation des abus, sans songer à tous ceux que nous préparait le nouvel ordre des choses, sans se dire que le plus terrible des abus est l'échafaud dressé pour les honnêtes gens, et un arc de triomphe élevé pour les scélérats.

Enfin on se préoccupait sérieusement des intérêts du pays. Les têtes françaises, qui ont généralement plus d'imagination que de bon sens, se forgeaient un magnifique avenir et des félicités indicibles; elle rêvait cette perfectibilité idéale à la quelle il n'est pas donné aux destinées humaines d'atteindre; chacun faisait tout ce qui était en lui pour concourir à l'accomplissement de ces vœux extravagans de dimensions et hérissés d'impossibilités. Toujours est-il que ces sentimens si honorables, mais si complètement effacés de nos jours, tenaient en arrêt les élans d'ambition personnelle des amours effrénés des richesses.

Cette époque meurtrière dans son premier essor et plus redoutable encore par ses conséquences, ne fut donc pas exempte de vertus. Sans doute on se trompait dans le choix des moyens de sauver la patrie; mais on y croyait à cette patrie; on l'aimait avec passion, on la servait avec courage: peu, très-peu de ses enfans reculaient devant la généreuse résolution de se dévouer, de mourir pour elle.

Bref, l'étoile des parvenus n'avait pas encore obscurci l'horizon national, car à Dieu ne plaise que j'attribue cette dénomination à quelques hommes, à des charges qui devaient aux événements la majeure partie de leur importance.

Ici les noms de Lafayette et de Bailly se placent d'eux-mêmes sous ma plume. Certes, il serait ridicule d'avancer que le premier était un homme nouveau, un homme de fortune, enfin un parvenu. La révolution, il est vrai, l'avait investi d'un grand commandement qui se fortifiait d'une popularité fanatique; mais sa naissance, assez bien conditionnée (quoiqu'en aient dit les mémoires de M^{me} de Créquy) et le souvenir de sa conduite militaire à la guerre des Insurgens d'Amérique, justifiait en quelque sorte son élévation; il ne s'agissait plus que de s'en rendre digne.

S'il fit des bévues inouïes (le mot est clément) comme chef suprême de la milice parisienne, et puis de l'eau claire dans son commandement de l'armée du Nord, qu'est-ce que cela prouve ? la vérité de l'adage enfermé dans un vers qui s'applique à une bonne quantité d'ambitieux :

« Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier. »

En effet, la nature avait posé d'assez étroites limites devant ce marquis médiocre sous toutes ses faces. Dès que les événements les lui firent dépasser, il tomba dans l'absurde, pour ne pas dire mieux. Son illuminisme occupera une place remarquable dans le grand catalogue des aberrations de l'esprit humain, surtout si l'histoire adopte l'opinion, assez généralement accréditée, que son cœur ne participa jamais méchamment à ses immenses fautes.

Disons pour terminer que ce même homme, qui, dans des tems ordinaires, eût passé pour un colonel fort passable et un marquis assez agréable, s'embarassa et se barbouilla dans les difficultés de deux grands commandemens. Les historiens diront infailliblement qu'il n'y entendait rien, et les historiens diront vrai.

Notre dernier article se terminait par quelques mots sur le général Lafayette. C'est aujourd'hui le tour de M. Bailly, qui n'eut pas le bonheur, comme cet autre, de mourir dans son lit entouré de sa famille inconsolable, et d'une honnête quantité de médecins.

Bailly, élevé par les orages révolutionnaires à la dignité de premier échevin de la capitale d'un royaume bouleversé, n'atteignit guère mieux le niveau de son emploi que son confrère en révolution ; mais empressons-nous d'en convenir, il n'était pas facile de municipaliser au sein d'une population sans cesse convulsionnée par des journaux incendiaires, par des clubs écumant de démagogie, enfin par l'assemblée elle-même. M. Bailly, nous n'en doutons pas, eût administré très-correctement dans des tems raisonnables et doux, par exemple dans celui de l'âge d'or ; mais une révolution rugissante ne lui allait pas du tout, et, quoique la servant de son mieux, il y avait antipathie entre le serviteur et la maîtresse.

C'était au surplus le meilleur des hommes que ce M. Bailly. Ses intentions furent si bonnes, si pures, qu'en faisant mal il avait la conviction qu'il faisait bien. Ses manières ne manquaient ni de grâce ni de politesse ; il tempérait ce qu'à d'imposant l'exercice d'une grande autorité par un ton d'affabilité qui tournait presque à la bonhomie.

Eh mon Dieu ! c'était précisément ce côté faible de son organisation qui eût dû le prémunir contre les séductions du pouvoir et des honneurs, dont il se laissa ensorceler dans son humble atelier de savant. Il eût été bien plus sage pour lui comme pour la chose publique, de ne point l'enlever à son observation, à ses inscriptions et belles-lettres, et à ses doux loisirs de l'Académie Française ; car il était membre des trois académies, distinction flatteuse dont jusqu'à ce jour n'avait joui que le seul Fontenelle, depuis la création de cette illustre société.

Un savant, que sa célébrité met souvent en relations avec tout ce qu'il y a de mieux à la ville et à la cour, ainsi qu'avec les étrangers de marque, doit à ce frottement de bonne compagnie de n'éprouver aucune gêne dans les devoirs d'une grande représentation, et tel se montra M. Bailly lorsqu'il faisait les honneurs de l'Hôtel-de-Ville. Certes il ne vint jamais à la pensée de l'homme le plus envieux ou le plus dénigrant de dire qu'il eut le ton et les allures d'un parvenu.

Mais voici l'écueil inévitable des brusques ascensions politiques. MM. les nouveaux perchés sur les hautes branches de l'autorité

ont des femmes, et ces fidèles épouses, jusqu'alors très-appliquées à la direction d'un petit ménage et aux dorlotemens dont elles gâtent leurs maris, toujours un peu douillets, ces dames, disons-nous, n'ont pas fréquenté le beau monde et ses pompes comme ces messieurs ; elles ne sauraient donc se façonner du soir au lendemain à la tactique passablement difficile des réceptions nombreuses ; et cependant faut-il bien de toute nécessité qu'elles partagent avec monsieur la corvée *représentative*. On ne croirait pas à l'existence officielle des hauts fonctionnaires, s'ils ne tenaient cercle au moins une fois par semaine. Cambacérés, d'amphytrionne mémoire, ne se contentait pas d'avoir un mardi ; il avait un samedi. Les cercles sont pour les puissances le soir d'un beau jour, à moins qu'il n'ait été vilain.

Or, quand ces puissances sont des hommes nouveaux, et à la première génération des grandeurs, que s'ensuit-il pour mesdames leurs femmes, plus novices encore ? Un tout autre genre de vie, autre parure, autre entourage, autre cuisine, autres révérences, autre formule de style, autre mode de conversation, bref autre tout. Il s'agit d'un renversement absolu d'habitude et d'existence. Grâce à leur prodigieuse élasticité, les femmes finissent par se plier aux exigences d'une position élevée ; mais ce n'est pas l'affaire de vingt-quatre heures.

Cet apprentissage fut d'une certaine longueur pour madame Bailly, parce qu'à la naïve simplicité de ses manières elle joignait une assurance formidable, qui divertit plus d'une fois les nombreux commensaux de M. le maire de Paris. La timidité fait beaucoup pardonner, parce qu'elle intéresse et qu'elle promet, tandis que trop de confiance exclut le progrès, éveille la critique, et décourage l'indulgence.

Les naïvetés de madame Bailly dénonçaient assez fréquemment les négligences de l'éducation. Aux six premiers coups d'œil il était facile de reconnaître qu'elle avait peu étudié les astres avec lesquels son mari vivait sur le pied d'une étroite intimité. On pouvait donc la comparer, en fait d'élégance, de mœurs et d'instruction, à la vertueuse épouse du grand Racine, qui n'avait jamais entendu parler de *Britannicus* et de *Mithridate*, bien que son mari eût fait *Mithridate* et *Britannicus*.

Un jour mon père fut invité à dîner avec plusieurs de ses collègues de l'assemblée nationale par M. le maire de Paris. Il me donna rendez-vous au cercle qui faisait suite au repas. Je n'aurais pas mieux demandé que d'être compris dans l'invitation, et toutefois j'étais déjà trop raisonnable pour ne pas me dire qu'un visage de seize ans ne pouvait prétendre aux honneurs d'un couvert à la table de la première autorité parisienne.

Flatté d'être au moins admis aux faveurs de la soirée, je me fis radieux de coiffure et de vêtement. Pour la première de ces choses, je me recommandai aux soins du sieur Coletti, valet de chambre de mon père, qui n'épargna point la pommade au jasmin, ni la poudre à la maréchale, fort en vogue alors. Le toupet fut échafaudé à un pouce de plus que son élévation ordinaire, et le peigne n'accorda pas moins de recherche aux boucles et aux petits crochets qui festonnaient au dessus des oreilles.

Quant au vêtement je vais le décrire avec une fidélité scrupuleusement historique. Il se composait d'un habit écarlate avec collet de velours vert pomme, et une garniture de boutons surmontée d'un verre comme les montres. Sous le verre s'épanouissaient des papillons, des mouches, des scarabées, des fleurs et autres jolis objets qui me donnaient une manière de cabinet d'histoire naturelle ambulante. Ajoutez à cet habit éclatant un gilet de taffetas bleu ciel, une culotte gorge de pigeon, des bas de soie d'une

blancheur inexprimable, des escarpins ornés de boucles aux illusions de diamans, et en rigoureuse harmonie avec celles des jarretières ; enfin un chapeau plat sous le bras, et vous aurez l'honneur de me voir tel que j'étais lorsqu'à sept heures du soir, je fis mon entrée dans le principal salon du vieux Hôtel-de-Ville, avec d'autant plus d'aplomb qu'il n'y avait encore personne à saluer. Une vingtaine de personne attendaient avec moi le dernier soupir du festin.

Un coup d'œil jeté furtivement à la glace fortifia le contentement que m'inspirait ma jeune personne, surtout quand il m'assura que les oscillations de la voiture n'avaient fait aucun tort à l'élégante architecture de mes cheveux.

Aujourd'hui *tout lion* qui s'aviserait de se présenter le soir ainsi harnaché dans les somptueux salons où règne avec infiniment de grâce et encore plus d'embonpoint madame la comtesse de Rambuteau, verrait venir à lui un huissier qui, l'avertissant poliment qu'on n'est pas en carnaval, lui enjoindrait de vider les lieux, faute par lui de n'avoir pas arboré les sombres couleurs de notre brumeuse époque, ce qui veut dire l'éternel habit noir, veste et culotte de même.

L'intérêt de ce qui va suivre exige que nous disions qu'une des privautés les plus agréables à madame la mairesse, était la possession et jouissance d'un carrosse qui la reposait du fiacre.

Mais une contrariété fort amère venait d'empoisonner cette douceur. M. Bailly, qui, sauf le coursier Pégase, le cheval de Troie, et l'hypogriphe, ne se connaissait guère en chevaux, s'était laissé indignement tromper par son marchand. L'une des deux bêtes avait trois jambes irréprochables ; quant à la quatrième, il y avait beaucoup à redire, car elle boitait incontestablement, ce qui frappait l'attelage d'une disgrâce fâcheuse. Déjà les *Actes des Apôtres*, dont l'inépuisable malice faisait argent de tout, avaient déploré en trois couplets que la municipalité fût boiteuse comme Vulcain, disaient-ils, comme la Justice, comme tout ce qui boite dans ce pauvre monde, qui, à le regarder de près, est lui-même boiteux, borgne, bossu, bancal, et autre chose de désagréable.

Madame Bailly, en vraie femme qui tient à la considération d'un époux, haut fonctionnaire, gémissait de cette anicroche, et quand elle ne gémissait pas, c'était pour exciter son mari à s'*appareiller* sans plus de délais, car le cheval affligé du déficit d'une jambe avait disparu, et on louait une remise en attendant le remplaçant qui fut enfin trouvé. M. Bailly venait même d'ordonner qu'on l'emmenât dans la cour d'honneur pour juger à sa taille, à qu'on l'emmenât dans la cour d'honneur pour juger à sa taille, à ses formes et à sa couleur, s'il était en état complet d'homogénéité avec le collègue qui se consumait les bras croisés à l'écurie.

Madame la mairesse ne quittait pas le balcon d'où elle guettait l'apparition de l'animal avec une vivacité toute charmante. Bientôt la voilà courant vers son mari, et s'écriant : *Viens donc, M. Bailly, dépêche toi, voilà enfin ton pareil,* et elle indiquait du doigt le cheval.

L'ellipse était forte et comme d'abord personne n'en comprit le sens, on se pinçait les lèvres pour ne pas rire, effort difficile après un dîner succulent qui avait dilaté les diaphragmes ; il fallait tout le respect qu'imprimait à la joyeuse assemblée le premier magistrat de la grand'-ville et l'académicien multiplié pour ne pas éclater. En ce qui me concerne, j'avoue que je fus sur le point de faire explosion. Mais un regard très-incisif de mon père me retint sur la pente de ce précipice plein de gaité.

C'est la même madame Bailly qui disait avec une délicieuse candeur : " C'est drôle toutes les fois que je dîne en ville, il y a une

dinde !" Si l'usine aux bons mots qu'on appelait M. de Talleyrand eût fonctionné devant l'étonnement de la mairesse, il est excessivement probable qu'il eût répliqué : " Madame, n'est-il pas juste que vous trouviez sans cesse une dinde chez les autres, puisqu'on est à peu près sûr d'en trouver une chez vous."

Eh bien ! chose fort singulière, cette riposte eût pu passer pour fort candide et aucunement blessante, puisqu'en effet avait figuré sur la table une superbe périgourdine dont Mme Bailly (rendons-lui justice) venait de faire les honneurs avec largesse et sans la moindre arrière-pensée pour le déjeuner du lendemain.

Maintenant, très-chers lecteurs, semblable à certain maréchal, je vais vous faire courir de *surprise en surprise*. D'où provenait cette dinde dont les émanations odorantes avaient gagné le grand escalier, le vestibule, le corps-de-garde, et j'ajouterais même une partie de la place de Grève, si le pays auquel j'ai l'honneur d'appartenir ne m'exposait à l'injustice de quelques reproches d'exagération. Quelle était, disions-nous, la généalogie de ce magnifique oiseau ? Descendait-il du *Chevet* de ce tems-là.—Non, vous n'y êtes point. Était-il l'hommage du maire de Périgueux à son collègue le maire de Paris ?—Encore moins.—D'un astronome de Sarlat ou de Brives-la-Gaillarde, à son ancien professeur M. Bailly ?—Pas davantage ;—De quelc... ?—Allons, allons, vous êtes à bout je ne dois pas vous laisser aller plus long-tems sur l'escarpolette. Apprenez-donc que cette succulente fille du Périgord venait de moi.—De vous ?—De moi vous dis-je, de moi qui, exclu du banquet où on la dévorait, n'en avais saisi que les brises en côtoyant la salle à manger.

Ah certes ! ce bon maire ne se doutait pas qu'il y avait à la fois dans cette exclusion injustice et ingratitude, ce qui est bien fort pour un astronome.

Expliquons maintenant par quelles circonstances mes seize années jouissaient de l'honneur d'être les bienfaitrices *dindifiantes* d'un aussi grand personnage que ce maire de Paris ; ces détails ne seront pas oiseux, en ce qu'ils donnent une juste idée de la cherté progressive des truffes et de toutes choses, ainsi que la proportion effrayante dans laquelle s'est accrue la secte des gourmands depuis l'an de disgrâce 1790 jusqu'à nos jours infiniment peu gracieux.

Quelque puissant que fut l'intérêt de la situation et le charme de ses rapport avec douze cents collègues plus aimables les uns que les autres, mon père trouvait fort amère la privation des joies de famille, et crut y trouver un adoucissement en m'appelant auprès de lui. Le lendemain du jour où ma charmante mère reçut l'expression d'un désir qui avait toute la physionomie d'un ordre je prenais place dans la chaise de poste d'un garde-du-corps du roi, miraculeusement échappé quelques mois auparavant aux massacres des fidèles serviteurs de la famille royale, à l'orangerie de Versailles.

Notre voyage fut des plus heureux jusqu'aux rivages de la Dordogne près du bourg de Souillac. Il n'y avait pas alors de pont à cet endroit de la rivière que nous traversâmes sur un bac. A la sortie de notre voiture un brancard se brisa ; cet accident condamna les voyageurs à stationner chez M. Laborde maître de poste et aubergiste de Souillac, pendant au moins trois heures ; c'était la durée approximative que l'ouvrier assignait à notre retard.

Rien de plus à propos et de moins contrariant que cette mésaventure pour un échappé de collège, atteint d'un appétit dont la rapidité de nos courses doublait la férocité. Il faut dire, pour sa justification, que, depuis notre départ de Toulouse, M. le garde-

du-corps du roi, devenu pauvrement le mien, et très-pressé de regagner Paris, m'avait nourri avec des bouillons, des tasses de lait, des pastilles de chocolat et autres misères peu fortifiantes.

M. Laborde était un bon vivant qui aimait fort qu'on vécût bien chez lui. Placé dans un pays de cocagne, il pouvait traiter fort délicatement ses hôtes sans y mettre du sien. Aussi concevra-t-on combien la brisure du brancard dut me paraître une grâce toute providentielle, quand, sur une table dressée près d'un foyer pétillant, je vis se dessiner les deux tiers d'un jambon glacé, une paire de bactavelles aux jambes écarlates, une friture de truites sorties le matin des eaux vives de la montagne ; enfin une grasse volaille farcie de truffes ; sans compter un dessert où les fruits se mêlaient à des pâtisseries très-variées. Je ne parle pas des vins, recherche peu appréciée par les jeunes bouches. C'était, si ma mémoire n'est pas en défaut, du vin de Cahors première qualité et du muscat de Rivesaltes.

Les narines des deux Languedociens s'élargirent et s'extasièrent à l'ouverture de la volaille. C'était un parfum qui n'a délogé de mon nez qu'en l'an 1793, époque de *délogement* bien autrement douloureux. Nous en fîmes compliment à M. Laborde, qui, causeur loquace comme tous les gens de sa profession, daignait assister à nos délices.

“ Il ne tient qu'à vous, messieurs, reprit cet excellent homme, de vous faire escorter jusqu'à Paris par les senteurs suaves qui vous charment. J'ai plusieurs aimables bêtes à votre disposition ; c'est-à-dire des dindes consciencieusement bourrées de truffes.— Les voulez-vous ?— Sans doute, répondirent les voyageurs avec un admirable accord de voix, de physionomie et de geste. Quel

en est le prix ?— Pour vous, messieurs, reprit l'hôte, ce ne sera que la bagatelle de neuf francs par tête de volaille.”

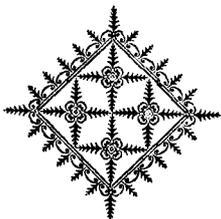
Ce pour vous, formule polie très employée dans le petit négoce indiquait qu'en nous défendant un peu nous eussions pu faire descendre M. Laborde à huit et même à sept francs ; mais des *gentlemen* voyageant en poste, avec un coureur galonné devant eux, ne marchandent point. C'est tout au plus de bon goût pour les allants en diligence ou en patache.

“ Va pour neuf francs pièce, dit mon garde. J'en pris cinq pour ma part, qui furent enfermées dans des bourriches, et solidement attachées sur l'impériale près le valet de chambre de mon compagnon.

Je n'ai point oublié que le postillon du relai de Châteauroux, dont les émanations de l'impériale surent saisir l'odorat, le vent leur étant favorable, nous dit avec cette gaîté toute française que le peuple de ce tems-là conservait encore, et qu'il a perdue quoi qu'il ait des chemins de fer, et peut-être parce qu'il en a ; le postillon, dis-je, s'écria : “ M'est d'avis que ces messieurs voyagent avec des dames qui sentent furieusement bon, bien que dé-cédés,— C'est repliquai-je, que nous eûmes la précaution de les faire embaumer ; ce sont des égards qu'on se doit entre gens comme il faut,” et fouette cocher.

Mes cinq *dames*, comme disait le postillon, furent solennellement déposées aux pieds de mon père, qui poliment me remercia du cadeau que je lui faisais avec son argent, et comme il venait de recevoir M. Bailly, il prit la liberté de lui offrir la mieux farcie des cinq périgourdines, laquelle fut acceptée par le savant magistrat avec une indulgence toute municipale.

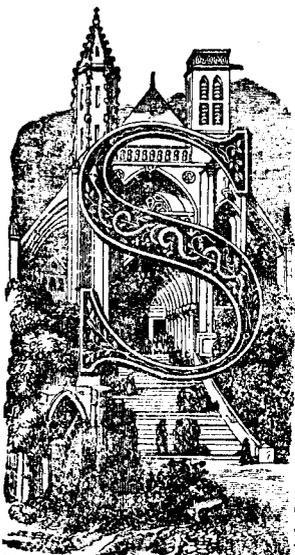
(A continuer.)



ÉTUDES HISTORIQUES.

DES MŒURS EN FRANCE AU MOYEN-ÂGE.

M. Roux-Fearand, le savant auteur de l'*Histoire de la civilisation en Europe*, va publier bientôt un nouveau travail sur les mœurs en France au moyen-âge. Il veut bien, sur notre demande, nous communiquer par avance l'extrait qui suit de son ouvrage. Nos lecteurs y trouveront à la fois la science et l'intérêt qui ont valu dans l'estime publique une si belle place aux travaux antérieurs de l'heureux émule de M. Guizot.—(*La Revue de Paris*.)



IL faut en croire Baluze, le mari qui battait sa femme *sans excès*, ne violait pas la paix du ménage, et l'on bafouait celui qui se laissait mener par sa moitié. Les maris qui se laisseraient battre par leurs femmes, dit la coutume de Senlis, *seront contrains et condempnez à chevauchier un asne, le visage par devers la queue dudit asne*. Les coutumes de Saintonge, de Dreux, et plusieurs autres, sont conformes en cela à celle de Senlis ; et, le croirait-on, quelques petites villes des Cévennes conservent encore cet usage au dix-neuvième siècle !..

Les promesses de la mariée, chez les pauvres cultivateurs de France, au quinzième siècle, avaient quelque chose de touchant : Je te prends, disait-elle, à époux et mari, et je te promets que je te porterai foi et loyauté de mon corps et de mes biens, et je te garderai sain et malade, en quelque état qu'il plaise à Dieu que tu sois ; ne pour pire, ne pour meilleur, je ne te changerai jusqu'à la mort.

Un édit de Henri II défendait aux Français de donner en mariage une dot de plus de dix mille livres tournois, et condamnait les contrevenans à une forte amende. Il était aussi défendu aux financiers de donner à leurs filles plus du dixième de leurs biens. L'amour de la réforme dégénérait en minutie à cette époque. L'Hôpital, après avoir réglé tous les détails de l'habillement des Français, par l'édit de janvier 1563 descendit à ceux des repas ; il régla gravement le nombre de plats qui pouvaient couvrir la table. "Qu'en quelques noces, dit-il, banquets, festins ou tables privées que ce soit, n'y ait plus de trois services, à savoir : les entrées de table, puis la chair ou poisson, et finalement l'issue. Il ne permet que six plats à chaque service, et défend de les doubler, comme, par exemple, ne se pourront servir deux chapons, deux lapins, deux perdrix, mais seulement un de chaque espèce. Il est plus indulgent pour le rôti. Quant aux poulets et pigeon-neaux, se pourront servir jusqu'à trois ; allouettes une douzaine ;

grives, bécassines et autres tels oiseaux, jusqu'à quatre, et ainsi d'espèces semblables, selon la diversité des pays, à quoi nous chargeons nos juges de pourvoir plus particulièrement. Cette effrayante sobriété ne pouvait qu'irriter et indisposer les grands seigneurs de la cour de Catherine. Mais l'homme d'État tenait peu de compte des plaintes des courtisans ; de plus, il défendait d'hanter les cabarets, et sa vigilance infatigable ne s'arrêtait point à ces réformes, elle s'occupait même du prix des comestibles ; la main qui avait rédigé tant d'édits profonds, signait des ordonnances pour la vente de la volaille. Imitant en cela l'exemple de Charlemagne, il ne croyait pas indigne de lui de diminuer la mise du pauvre en prévenant la cherté des objets de première nécessité.

Les répressions dont nous venons de parler touchaient peu les habitudes bourgeoises des provinces. Voici le menu d'un repas de ce genre en Champagne, au seizième siècle :

"Tous les jours, le pot bouillant est placé au milieu de la table ; il est relevé par un grand plat de mouton, de veau et de lard. A la fin du repas, on porte avec le fruit une tarte, un gâteau, et c'est tout ; avec cela du vin rouge ou blanc, dans des verres dont le fond est garni de pimprenelle."

On se moquait encore, à cette époque, du ridicule usage de manger avec une fourchette. Cette fantaisie nouvelle, de ne plus se servir des doigts, avait bien pu gagner Paris, disait-on ; mais à coup sûr, elle ne gagnera pas les campagnes. Après le repas, on faisait la prière, qui se renouvelle au moment où l'on se sépare pour se coucher, et à laquelle on joint l'oraison du voyageur, s'il y en a quelqu'un de présent.

Dans les maisons plus riches, et qui tenaient le milieu entre la petite bourgeoisie et la haute noblesse, il y avait moins de respect pour les prières et plus d'attention au menu des repas, avant lesquels on avait soin de mener les conviés au bain.

Ce que nous venons de dire se retrouvait pour les mœurs générales, en France surtout. Plus on approchait de la cour et du souverain, plus on trouvait de dissolution : la classe moyenne était plus morale, et celle du peuple l'était plus encore, ce qui n'existe pas aujourd'hui. La corruption s'est peu à peu infiltrée dans les basses classes ; la classe élevée a senti le besoin de se moraliser en s'éclairant, et c'est maintenant d'en-bas que vient la résistance.

La cour de Catherine et de ses deux fils était hideuse de corruption et de cruauté, ce qui ne l'empêchait pas d'être la plus élégante, la plus galante des cours de l'Europe : le poison était un

auxiliaire de l'amour ; le fer accompagnait, protégeait la débauche, qui ne connaissait plus de sexe, et, le plus souvent, c'était dans les maisons royales que se commettaient les attentats les plus exécrables. Avec cela, cette brillante jeunesse de Catherine croyait à la sorcellerie, se pressait au sermon, dont elle ne prenait que l'exagération superstitieuse, laissant aux pauvres d'esprit la bonne et douce piété, et ses lectures se portaient sur les romans, dont *Amadis des Gaules* était devenu le plus parfait modèle. Aussi le brave La Noue, que ses mœurs guerrières, tenaient depuis long-temps éloigné de la cour, disait-il : " Les livres ne sont que vilaines peintures, et, si quelqu'un cependant les voulait blâmer, on lui cracherait au visage, et connais telles personnes qui, après avoir appris à *amadiser* de paroles, l'eau leur venait à la bouche, tant elles désiraient tâter un petit morceau des friandises qui y sont narrées."

La galanterie qui était inséparable des duels avaient graduellement amené l'assassinat, qui était devenu chose commune. Villequier donna un des premiers exemples des meurtres domestiques, si communs depuis lors : il égorga sa femme enceinte, sur un soupçon ; il l'égorgea dans le palais du roi, presque sous ses yeux, et le roi pardonna.

La féodalité, en mourant, avait laissé à la noblesse un nombre immense de privilèges, qui maintenant nous paraîtraient exorbitants et vexatoires, et qui alors, par une comparaison toute récente, étaient considérés comme un bienfait.

Ainsi, le noble seul portait l'épée et le vêtement rouge ; il marchait après le clergé, et avant la bourgeoisie, dans les solennités ; il ne payait pas les tailles, ne payait pas les passages de bacs, était exempt du guet et des factions aux remparts ; il franchissait un degré ou deux de juridiction dans les procès ; enfin, il ne pouvait être emprisonné pour dettes, et, en cas de crime capital, était exempt de l'ignominie du gibet.

Mais, si le noble, comparé au bourgeois, était un être honoré, grand et heureux, sa position était bien infâme auprès des princes du sang royal, depuis la chute de la féodalité. Ainsi, c'était un gentilhomme qui servait le souverain à table ; c'était un noble qui, tous les soirs, battait le lit du prince pour s'assurer que personne n'y était caché... à tel point, dit un historien du quinzième siècle, que, sur sept cents officiers nobles du roi, de la reine ou du dauphin, il n'en est aucun qui n'eût pu vous dire d'un air lassé ; vous plairait-il de prendre ma charge ; présentez vos épaules. Tout à la cour était obligation, et la préséance, et la place à la table, et la conversation, et le deuil... " Il n'y a pas long-temps, raconte, dans ses mémoires, la vicomtesse de Furnes, que j'allais voir la veuve d'un vicomte qui venait de mourir ; je la trouvai dans sa chambre tendue de noir, couchée dans un lit blanc ; elle y était depuis quatre semaines, et me dit qu'elle ne se lèverait que dans deux." La douleur officielle était, on le voit, fort bien observée à défaut de la vraie douleur !

Jetons maintenant un dernier coup d'œil sur la cour ; suivons-la dans ses excursions autour de la capitale. Aussitôt qu'elle arrive dans une ville de résidence royale, les locataires des plus belles maisons sont tenus de *déguerpir* ; les portes désignées sont marquées à la craie blanche, si la maison est destinée aux princes ; à la craie jaune, si elle est destinée à leurs gens, et, si quelque insolent bourgeois a l'audace d'effacer ce signe de la volonté royale, il a le poing coupé. Les logemens, il est vrai, sont payés ; il en coûte trois sous par jour aux seigneurs, et un sou pour leurs chevaux. Le prix des vivres est fixé par le prévôt de l'hôtel. Lorsque la ville est ainsi royalement habitée, les étrangers doivent

se tenir à une distance telle que la prudence et le respect l'exigent. Quatre lieues est le terme ordinaire. Si deux bourgeois se querellent et se battent dans la ville honorée de la présence des princes, une ordonnance de Henri III veut qu'on les assomme. Comment croirait-on que François II se débarrassa de ces nombreux solliciteurs qui l'empêchaient de jouir des plaisirs du voyage : il menaça de les faire pendre, et fit dresser à cet effet une potence plus élevée que le clocher de la paroisse.

C'était au moyen-âge, et jusqu'au quinzième siècle encore une affaire importante et solennelle que de se faire saigner. Dans les maisons princières, on réunissait tous les chevaliers des environs ; quand l'opération réussissait, on en remerciait Dieu ; et l'on passait plusieurs jours en fêtes. Pour les époux et les fiancés, c'était l'occasion d'un usage touchant : le jeune homme allait chez celle qu'il aimait lui demander *du bon sang* ; la fiancée baignait et bénissait la plaie.

Il n'était pas d'usage d'embrasser les grands, non plus que de leur serrer cordialement la main, comme cela se fait aujourd'hui : on les embrassait aux genoux, on leur serrait respectueusement la botte ; les plus intimes se permettait de baiser un doigt. Devant les grandes dames, on fléchissait un genou, et l'on baisait le bas de la robe ; entre femmes d'un certain rang, les baisers étaient de droit.

Si, dans la conversation, on s'adressait à un grand seigneur ou à un prince de l'église, on devait l'appeler *Monseigneur* ; on disait à un chevalier ou à tout gentilhomme, *Messire* ; à un magistrat, *Monsieur*, *Maître* ; à un avocat ou au médecin, et même au bourreau, *Maître* ; ce dernier répondait presque toujours alors : " Dieu vous garde de mes mains..." ; aux supérieurs des communautés, *nos Maîtres* ; aux moines, *Dom*, diminutif de *Dominus* ; aux religieux, *Révérend Père* ou *Frère*, et *Sœur* ou *Mère* aux religieuses.

En France, comme partout, au quinzième siècle comme au dix-neuvième, le peuple des campagnes et la populace des villes s'est toujours mouché sans mouchoir. La noblesse commença la première, au quinzième siècle, à se défaire de ce sale usage, et de là le proverbe : " Il ne se mouche pas avec la manche."

Si l'on présentait une lettre, on devait la baiser avant de la donner ; sur l'adresse étaient les marques du respect le plus profond ; ainsi, c'était : *A Monseigneur le très illustre évêque ; A vertueux et excellent docteur ; A très illustre et très révérend seigneur mon très honoré maître le duc de...*, et ainsi de suite, selon le rang du correspondant.

On comptait dans Paris, tous les ans, un grand nombre de meurtres, bien que la police, encore dans l'enfance, fit tous ses efforts pour les prévenir.

Il n'était permis à personne d'avoir plus d'une porte à sa maison ; le chef de la police avait le droit de faire murer les autres : on ne devait pas laisser sa maison inhabitée sans y laisser un garde de ville. Ainsi, dans chaque maison, sans exception, il y avait un homme aux aguets, et qui, au premier signal, sonnait la cloche jusqu'à ce que les cloches voisines l'eussent entendu ; et à l'instant, toutes les fenêtres s'illuminaient, tout le monde sortait en armes, et les malfaiteurs étaient poursuivis, environnés et arrêtés.

Le soir, point de reverbères, mais des lanternes ; chaque citoyen était tenu d'en avoir une à la main : ce mouvement de lanternes, dit un contemporain, faisait spectacle aux sombres soirées de l'hiver.

Cela n'empêchait pas les voleurs, les assassins, et une autre classe de bandits appelés *Champions*, de fourmiller à Paris, et de porter leurs coups jusque sous le palais des rois. Ils s'engageaient en compagnies appelées *Compagnies des Guilleris*, des *Plumets*, des *Grisons*, des *Tire-laine*, ou *Voleurs des peuples*, des *Tire-soie* ou *Voleurs de bon ton*. La compagnie des *Mauvais Garçons* était celle des meurtriers, qui se louaient publiquement au plus offrant, et puis, comme nous l'avons dit, les champions, qui faisaient leur métier plus noblement en épousant la querelle des premiers venus, et la vidant les armes à la main. Joignez à cela les turbulens écoliers de l'Université et les ouvriers sans travail, vous aurez le plus joli assemblage de population qu'ait jamais offert une société organisée. C'était cependant celle des quinzième et seizième siècles dans le pays le plus civilisé de l'Europe !...

Les punitions devaient être sévères dans ce siècle de désordre, et les supplices en harmonie avec la licence éhontée des mœurs qu'on réprimait avec plus de sauvagerie que d'efficacité. Le bourreau, si haut placé depuis Louis XI, était nécessairement l'homme le plus utile du royaume. Un gibet et un pilori permanens ; une justice et une échelle, comme on disait alors, étaient dressés au milieu des places, scellés dans les pavés, sans compter les noyades juridiques. " N'est-il pas consolant, dit un de nos plus illustres romanciers, M. Victor Hugo, qu'après avoir perdu successivement toutes les pièces de son armure, son luxe de supplices, sa pénalité d'imagination et de fantaisie, sa torture à laquelle elle refaisait tous les ans un lit de cuir au Grand Châtelet, la peine de mort, cette vieille suzeraine de la société féodale, presque mise hors de nos lois et de nos villes, traquée de code en code, chassée de place en place, n'ait plus, dans notre immense Paris, qu'un coin déshonoré de la Grève, qu'une misérable guillotine furtive, inquiète, honteuse, qui semble toujours craindre d'être prise en flagrant délit, tant elle disparaît vite après avoir fait son coup ! "

Ces expressions ne sont pas trop fortes, et, quand on lit les histoires du temps, on est presque tenté de les trouver au dessous de la vérité. Sans nous appesantir outre mesure sur ces tristes sujets, il est bon de savoir en quoi consistaient alors la torture et les supplices.

Le *tourmenteur* passait d'abord une corde autour des bras du patient, et le suspendait au moyen d'une poulie, tandis qu'un poids de cent livres pendait à ses pieds ; sorti de là, sans avoir rien avoué, on lui serrait les deux jambes entre deux planchettes, et l'on enfonçait des coins de bois, de manière à rendre la douleur lente et progressive ; le brodequin venait ensuite ; enfin, chaque membre semblait appelé à témoigner de la force et de la patience du malheureux qu'on martyrisait ainsi, dans le but d'arracher de lui un aveu vrai ou faux, et qu'il rétractait d'ordinaire, quand la douleur n'était pas là pour le forcer à mentir.

Les supplices étaient diversifiés à l'infini : l'eau, la terre, le feu, l'air, tous les élémens étaient mis à contribution par les inventeurs. Ainsi, on lit dans Floquet et Carpentier, que les faux-monnayeurs étaient *bouillis en chaudière* ; dans les chartres du comté de Bigorre, que les meurtriers étaient ensevelis vivans sous leurs victimes ; dans l'histoire de Zurich, que l'on murait les coupables de manière à ce qu'il ne vissent plus ni soleil ni lune... On sortait ensuite les cadavres par une ouverture pratiquée sous le seuil.

Les suicides étaient punis aussi... On faisait subir au cadavre un supplice analogue au genre de mort qu'il s'était choisi, et cela dans la crainte superstitieuse que le mort *ne revint et n'errât*.

La liste des supplices n'en finirait plus, si l'on voulait s'y arrêter ; elle variait ; elle était riche comme l'imagination des hommes et chaque nation tenait à honneur d'inventer les siens. La guillotine même était connue au quinzième siècle, et l'invention tant vantée du docteur Guillotin était à peine une *amélioration*. *Dometri*, riche Gênois auteur d'un soulèvement, *estendit le col sur le chappus*. *Le bourreau print une corde à laquelle tendit attaché un gros bloc, à tout une doulière tranchante, hantée dedans, venant d'amont entre deux poteaux, et tira ladite corde, en manière que le bloc tranchant à celui Gênois tomba entre la teste et les épaules, si que la teste s'en alla d'un côté, et le corps tomba de l'autre*.

Les supplices des juifs étaient augmentés, non en cruauté, mais en ignominie ; ainsi, si on les pendait, c'étoit entre deux chiens.

A côté des supplices étaient les asiles ; au moyen-âge, et jusqu'à Louis XII, toute ville en France a eu ses asiles ; ils étaient, au milieu du déluge de lois pénales et de juridiction barbares, des espèces d'îles qui s'élevaient au dessus du niveau de la justice humaine. Tout criminel qui y abordait était sauvé. Il y avait dans une banlieue presque autant de lieux d'asiles que de lieux patibulaires, deux choses mauvaises qui tâchaient de se corriger l'une par l'autre, mais aucune d'elles n'abandonnait ses droits : la roue, le gibet, l'estrapade, faisaient bonne garde autour du lieu de refuge. On a vu des condamnés qui blanchissaient ainsi dans un cloître ou sous un porche d'église. De cette façon, l'asile était une prison comme une autre.

Les églises avaient, d'ordinaire, une logette préparée pour recevoir les supplians. En 1407, Nicolas Flamel leur fit bâtir une chambre sous les voûtes de Saint-Jacques-la-Boucherie et à Notre-Dame. C'était une cellule établie sur les combles des bas côtés.

On voyait, à cette époque, les vœux les plus extravagans accomplis avec une religieuse fidélité : le vœu de pauvreté était le plus fréquent ; celui qui le faisait, abandonnait hôtel, richesses, luxe et honneurs, et toute espèce de bien-être, pour vivre de la vie des mendiants.

Ce n'était pas chose très rare non plus que les vœux de réclusion perpétuelle : " On rencontrait souvent, dans les rues les plus fréquentées de Paris ou des provinces, une sorte de cave murée et grillée, au fond de laquelle priait, jour et nuit, un être humain volontairement dévoué à quelque grande expiation, et cet étrange spectacle, ce souffle, cette voix, cette prière éternelle dans une boîte de pierre, cette face à jamais tournée vers l'autre monde, rien de tout cela n'était aperçu par la foule ; elle honorait, sanctifiait, au besoin, le sacrifice, mais n'en comprenait pas les souffrances, et s'en apitoyait médiocrement ; elle apportait de temps en temps quelque pitance au misérable pénitent, regardait par le trou s'il vivait encore, ignorait son nom, savait à peine depuis combien d'années il avait commencé à mourir ; et, à l'étranger qui les questionnait sur le squelette vivant qui pourrissait dans cette cave, les voisins répondaient simplement : " C'est le reclus ! ... c'est la recluse !... "

ROUX-FERRAND.

UN PASTEL.



EDMOND de B... il y quelques années, était un des secrétaires de l'ambassade française à Naples. Un soir il fit arrêter son coupé vers le milieu de la rue de Tolède, à la porte d'un petit magasin de fleurs artificielles... Mais à peine entré toutes avaient disparu à ses yeux pour faire place à une rose naturelle, une jeune fille qui avait la fraîcheur d'une pêche dont aucun soleil, aucun zéphyr n'a encore offensé le duvet virginal. Et toutefois dans un regard si fin et si profond, dans la mélancolie de son sourire, ou pouvait entrevoir un esprit capable de toutes les grandes pensées, une âme prédisposée à toutes les belles et douloureuses émotions.

Edmond de B... qui, en sa qualité de poète (car il avait ce malheur,) possédait le don de la divination, la seconde vue écosaisse, ne fut pas une minute à épeler couramment cette brillante algèbre. Toute la jeune fille lui apparut subitement... son intelligence, son cœur, comme sa beauté... et il fut bouleversé jusque dans les racines de son être. Il rassembla cependant ses forces et parvint à se rappeler pourquoi il était venu et à demander une couronne de roses blanches. Aux réponses de la jeune fille et à la tête blonde de ses cheveux, il la jugea française et d'une de nos provinces du nord. En effet, elle était de Valenciennoise, et il apprit dans une conversation—en pays étranger on est tout de suite dans une sorte d'intimité avec un compatriote,— il apprit que n'ayant plus son père ni sa mère qui l'avaient laissée sans fortune, elle était venue se réfugier à Naples chez des parents, dans ce magasin de fleurs qu'ils y tenaient depuis longtemps. Edmond de B... voulut essayer quelques paroles d'un tour un peu galant ; elle lui répondit :

— Voulez-vous, monsieur, que j'enveloppe cette couronne dans un papier de soie, ou préférez vous un carton ?

A cet instant, Juana, une petite ouvrière entra, qui dit en Italien :

— Mademoiselle Félicie, voici le montant de la note, mais la princesse a trouvé les fleurs un peu trop rouges.

C'est peut-être la princesse qui est beaucoup trop pâle, pensa Edmond.

Et il sortit en saluant respectueusement Félicie.

Quelques jours après, il revint pour acheter un bouquet dont il n'avait pas besoin, et pendant trois mois, différents prétextes le ramenèrent et le retenaient plus souvent et plus long-tems qu'il ne fallait... Félicie était presque toujours seule. Les parents qui l'avaient recueillie occupaient un plus grand magasin dans un autre quartier, ils l'envoyaient tous les matins dans ce petit dépôt où ils venaient la chercher tous les soirs.

Edmond, qui avait compris Félicie, ne hasardait pas un seul mot dont son cœur était plein, et pour ne pas tout perdre, il se ré-

duisait à un rôle d'ami tutélaire. Ils causaient ensemble des plus grandes choses.

Où donc avait-elle puisé cette hauteur de pensées et cette justesse d'observations, et cette parole éloquente et choisie, elle qui n'avait reçu que les simples éléments de l'instruction la plus commune à laquelle son entourage ne pouvait suppléer. Oh ! que Dieu et la nature sont grands !

Le contraste de ses humbles occupations avec la distinction de sa nature était pour Edmond un éternel objet de ravissement et de chagrin. Il s'efforçait du moins de développer autant que possible les germes heureux de cette âme et de cet esprit d'élite, par des conseils, des entretiens et des lectures qui ouvraient à Félicie comme un nouvel horizon. Il avait aussi trouvé moyen de l'envoyer avec sa famille, les dimanches, dans plusieurs belles galeries de tableaux que possède Naples, et aussi au théâtre Saint-Charles. Les chefs-d'œuvre de la peinture agissaient puissamment sur l'exquise organisation de Félicie qui bénissait dans son cœur cet inconnu généreux, cet ange déguisé, comme elle le nommait tout bas.

— Mais par quoi ai-je pu mériter un tel ami ? Est-ce vous ma mère qui veillez du haut des cieux sur votre enfant et qui lui avez suscité, par vos prières, un si rare protecteur pour vous remplacer sur la terre ?

Félicie, jeune, belle, charmante et si dangereusement exposée à tous les regards, au milieu d'une grande ville, avait été en butte à bien des obsessions de tout genre. Mais la force de son caractère, la perspicacité de son esprit, la solidité de ses premiers principes lui avaient fait deviner et vaincre tous les périls.

— Quand on sait être pauvre, disait-elle un jour à Edmond, on connaît toute la science de la vie.

— Mais, chère enfant, répondit Edmond, quel sera votre avenir ?

— Bien triste, répliqua Félicie, mais bien court, peut être... c'est une espérance...

Puis elle se remit à sourire et ajouta :

— Au surplus, Dieu est bon... Et vous aussi, car si je ne sais pas encore qui vous êtes (ne prenez pas cela pour un reproche, mais pour un regret), je sais du moins ce que vous êtes... Ma Providence *anonyme* ! je me sens forte quand vous êtes là, et je ne sais pourquoi—moi si méfiante envers tous ceux que je connais, j'ai un entier abandon de cœur avec vous... que je ne connais pas !

— Oh ! vous avez raison, Mademoiselle, reprit Edmond en rougissant presque... mais je me ferai connaître... et puis, où allais-je tant m'inquiéter de votre avenir ?... Belle et sage comme vous êtes... un bon mariage...

— Oh ! non, non, monsieur ? dans ma position, je ne pourrais épouser qu'un ouvrier... et je ne le voudrais pas. La grossièreté ou même la vulgarité, il me serait impossible de m'y accoutu-

mer. Quant aux bons mariages, comme vous les appelez, monsieur, les romans même y ont renoncé.

— Et pourtant, mademoiselle Félicie, répliqua Edmond, quel meilleur usage un homme riche et libre pourrait-il faire de sa fortune et de son cœur que de vous les offrir !...

Il sortit sur ces paroles... il suffoquait. Son cabriolet l'attendait à quelque distance, il le rejoignit et partit pour la campagne.

Un mois après, la *Gazette de la Cour* disait :

« Depuis un mois, M. Edmond de B..., un des secrétaires de l'ambassade de France, est retenu dans sa villa par une grave indisposition qui donne de l'inquiétude à ses nombreux amis ; sa femme, arrivée depuis peu d'un petit voyage, lui prodigue les plus tendres soins.

Tout s'explique maintenant. Il était marié ! Il se reprochait pour sa femme comme pour Félicie une passion qui les offensait toutes les deux. Une tendre affection l'attachait à la première... un amour indomptable l'entraînait vers l'autre. C'était une position sans issue. Il comprenait la nécessité de surmonter cet amour, et il succombait sous ses propres efforts... Deux mois plus tard, on lisait dans la même *Gazette* :

« L'état de M. Edmond de B... a pris un caractère plus sérieux. C'est une maladie de langueur, une sorte d'hypocondrie cérébrale dont les hommes d'imagination, les grands poètes, sont trop souvent victimes. »

Aucun médecin, aucun traitement n'y pouvait rien. Edmond avait seul le secret de son mal... et du remède. Le parti qu'il avait pris de ne plus retourner voir Félicie le tuait ; sa vue le ranimerait. Il résolut, comme dernière tentative, de se faire transporter à Naples.

Félicie ne lisait pas les journaux, autrement elle aurait tout deviné ; du moins elle avait appris de l'absence à distinguer ses propres sentimens. Edmond lui manquait tellement qu'elle ne pouvait plus s'abuser... elle l'aimait. C'est au chagrin surtout qu'on reconnaît l'amour. Mais pourquoi cet abandon inattendu et ce profond silence !... elle se perdait en conjectures ; elle attendait tous les jours dans une anxiété dévorante, et quand elle avait été obligée de sortir, sa première parole en rentrant était :

— Eh bien ! Juana, est-il venu quelqu'un ?

— Non, mademoiselle, répondit la maligne enfant, *ce monsieur* n'est pas encore venu.

Enfin, un soir, Juana courut en sautant au devant de Félicie.

— Vous ne savez pas, mademoiselle... il sort déjà. Oh ! comme il est changé !...

— Et qu'a-t-il dit, Juana ?

— Il vous a demandée, et il reviendra.

— Quand ?

— Il ne l'a pas dit.

Le lendemain, Félicie, avant de sortir pour une assez longue course, remettait à Juana un billet *pour lui* :

« Vous que je nommais depuis long-tems en moi-même mon ange tutélaire, mon protecteur, mon ami inconnu,—souffez que je vous donne ici ces noms tout haut, car il faut bien vous dire une fois que je ne suis point une ingrate et que toutes vos leçons retentiront à jamais dans mon cœur comme des oracles divins. Ne trouvez-vous pas ces lignes bien inconvenantes ?... mais il y a si long-tems que je ne vous ai vu, et l'on m'a dit que vous avez beaucoup souffert !—Je vous écris avec mes larmes. »

Edmond vint en effet, il baisa cent fois cette lettre, puis il écrivit :

« Je mourrai loin de vous et par vous... Je me suis ordonné l'air que vous respirez comme on ordonne l'air natal aux malades sans espoir, et déjà je me sens renaître à chaque mot de cet adorable billet. Oh ! Félicie, c'est moi qui ne voulais pas mourir sans vous apprendre au moins un secret que je devrais taire : JE VOUS AIME !—Mais... quoi qu'il arrive, promettez-moi de ne pas me maudire... »

« Votre EDMOND DE B... »

« P. S.—Je reviendrai demain. »

Lorsque Félicie rentra, elle se jeta sur ce billet, et arrivée à la signature, son front se couvrit d'une rougeur d'orgueil : Edmond de B..., le poète célèbre dont elle savait par cœur tant de vers. Oh ! combien la gloire d'un homme a de puissance sur le cœur d'une femme ! Félicie ne ferma pas l'œil de toute la nuit.

— Est-il possible ! c'est Edmond de B..., et il m'aime ! Qu'ai-je donc fait au ciel pour une telle gloire !

Les voilà tous deux en présence :

— Oh ! mon ami !... comme je suis honteuse devant vous ! car c'est moi qui vous ai écrit la première... Pardon ! et ne me jugez pas mal !

— Oh ! Félicie, c'est à vous de me pardonner d'avoir dit si tard un amour... hélas ! je le dis encore trop tôt.

— Mon Dieu ! qu'est-ce donc ?

— Si vous saviez... Ah ! ne me maudissez pas, je vous le répète.

— Moi ! mais je vous bénis de toutes les forces de mon âme.

— C'est que... je suis... Ah ! ce n'est pas pour rien que je me taisais... je suis...

— N'achevez pas... vous êtes marié !

Un grand silence.

— Ah ! Monsieur, reprit Félicie, pâle comme les roses blanches qu'elle froissait dans ses mains. Pourquoi êtes-vous venu ici ? Pourquoi y êtes-vous revenu ! Le séducteur le plus perfide se conduirait-il plus habilement !... Se faire aimer peu à peu, jour à jour, par tout ce qui exalte le cœur d'une jeune fille... s'éloigner pendant trois mois pour y faire pénétrer le chagrin, le complément de l'amour ; puis reparaitre avec un nom glorieux... et après tout cela : je suis marié !

— Oui, Félicie, accablez-moi, mais écoutez : en vous voyant je vous aimai... en vous revoyant, je vous jugeai... alors je me dis : Il m'est aussi impossible de ne plus la voir que de lui parler d'amour... Eh bien ! elle me recevra, elle m'aimera peut-être comme un ami, et je veillerai sur elle... mon sort sera encore trop heureux... Cependant l'amour me dominait en tyran, je sentais mon cœur qui m'échappait, je ne croyais pas que vous en cachiez un aussi... Alors je crus qu'il était temps de fuir... mais à peine loin de vous, un mal affreux s'abattit sur moi... c'était comme la nostalgie de l'amour... la mort sans consolations se dressait devant moi... un seul moyen restait pour me sauver, c'était de vous voir et de vous dire : Je vous aime !... Je fus un lâche, je ne voulus pas mourir... mais à présent que j'ai votre haine, votre mépris peut-être... j'aurai plus de courage.

— Non, non, ne mourez pas ; mais je vivrai bien malheureuse... Je ne peux pas être à vous, et vous m'avez rendu tous les autres impossibles.

— Écoutez, Félicie, rien n'est perdu, si vous voulez. Des cœurs comme les nôtres, on ne les sépare pas, on les déchire ; mon amie, renoncer à notre amour, c'est la mort ; y céder, c'est

le crime. Continuons à nous voir, à nous aimer... et résistons à nous-même. Dieu ne peut pas nous en vouloir d'un amour incurable... et il nous saura gré de notre continuel sacrifice. Je me sens digne de donner un dernier exemple de ces belles et chastes amours de nos poètes, et les siècles futurs diront : Edmond et Félicie comme nous disons : Pétrarque et Laure !

— Oui... et le temps présent, ce monde qui nous entoure me dira : Coupables et infâmes !

Oh ! non, non, mon amie, nous nous cachons pour ne pas faire le mal mieux qu'on ne se cache pour s'y livrer. Fiez-vous à moi et espérez en Dieu.

La santé d'Edmond revenait miraculeusement, c'est que Félicie avait accepté le pacte d'amour et de vertu. Ils inventaient mille ruses pour se sauver tous deux, les soirs, au bord de la mer, et là les mains dans les mains, les yeux sur les yeux, ils se disaient les choses du cœur, et ils étaient heureux du pur bonheur des anges ; heureux d'être ensemble, heureux de tout ce qu'ils se refusaient.

— Et pourtant, répétait Félicie, le monde nous jugerait coupable s'il nous voyait. Et pourtant il est une femme que je respecte et que j'outrage... et si jamais je la rencontrais... ces idées me tuent.

— Mais on ne nous verra pas, reprenait Edmond, et cette femme que j'aime et que je vénère, et à qui je n'eusse jamais fait le moindre tort... si Dieu ne vous eût pas mise sur mon chemin, elle part dans huit jours pour la France, où elle va tous les ans passer six mois dans sa famille, n'ayant point d'enfant qui la retiennent ; vous ne craignez pas de la rencontrer jusqu'au printemps.

Mme Edmond de B... partit en effet, son mari étant complètement rétabli.

Les assiduités d'Edmond près de Félicie redoublèrent, mais toujours dans les bornes qu'ils s'étaient prescrites ; et il lui avait donné des maîtres de toutes sortes en cachette, et il lui écrivait tous les jours une grande lettre, et elle y répondait de même, et il s'émerveillait des progrès de sa pensée et de son style... et quand ils se parlaient, leur âme et leur esprit étaient si semblables dans des positions si différentes, qu'ils disaient ensemble les mêmes phrases, comme ils éprouvaient les mêmes sensations sur toutes choses.

Quatre mois s'écoulèrent dans un délice inconnu chez les mortels. Cependant, malgré toutes leurs précautions, on commençait à jaser et les parens de Félicie prenaient de l'ombrage. Elle avait refusé plusieurs partis qui s'étaient présentés, et qui n'étaient guère présentables, disait-elle en riant à Edmond,—et on la pressait de se décider avec menaces de fâcheuses interprétations.

Or, il y avait à Naples une dame d'un certain âge, bonne et compatissante, et qui aimait Edmond comme son fils,—il lui avait tout confié.

— Il faudra bien, lui disait-il un jour, que Félicie se marie... Je ne pourrais lui offrir que la fortune ; elle n'en voudrait... Je l'aime tant que je ne pense plus à moi... ce que je crains pour elle, c'est un mari trivial. L'état précaire où elle se trouve ne peut pas se perpétuer. Moi-même, qui sait si je ne serai pas bientôt appelé dans une autre cour... Tenez, mon excellente amie, voilà trente mille francs... gardez-les pour elle ; et vous qui savez toute la virginité de notre amour, cherchez-lui un bon mari à qui vous les remettrez comme de vous. Ne me demandez pas ce que je deviendrai... sachez seulement que je me jetterais

à la mer, si je compromettais sa réputation et son avenir, moi qui ne pourrais rien réparer.

Cependant Félicie devenait triste et préoccupée. C'est que, d'un autre côté, un mariage de soixante mille livres de rentes lui était offert. — Un seigneur jeune encore l'avait remarquée, avait causé avec elle, et en était tombé éperdûment amoureux.

— Oh ! mon ami, que faire ?

— Accepter, Félicie, car, que puis-je pour vous ?

— Mais c'est plus que la mort, c'est une torture !

— Non, il est digne de vous, puisqu'il vous choisit... et d'ailleurs si rien ne vaut et ne remplace l'amour, un tel mariage promet au moins la paix, la considération, le bien-être, et ce serait un prodige, s'il s'agissait de toute autre que de ma Félicie.

— Mais vous ?

— Oh ! moi, ne vous en occupez point. Et puis, est-ce que vous m'oubliez ? est-ce que vous me délaissez ? qui pourra nous empêcher de nous aimer encore ? Vous avez fait votre devoir de jeune fille, vous ferez celui d'épouse : je vous remettrai pure aux bras de votre mari, et vous pourrez sans crainte, comme sans remords, revenir quelquefois auprès de votre ami.

— Quoi ! vous ne me trouvez pas indigne de vous quand...

— Félicie, l'égoïsme et la jalousie sont le fait d'un amour vulgaire. Celui que vous inspirez est d'une plus haute nature. Eh ! mon Dieu ! vous aimerez votre mari, et vous m'aimerez : ces deux sentimens ne se touchent-ils pas. L'amour, — amour, ne peut-il pas vivre avec l'amour paternel ou l'amour filial ? il le peut de même avec l'amour conjugal, pourvu que le roman ne se continue que dans le cœur.

— Hélas ! Edmond, si Dieu l'avait voulu nous aurions confondu ensemble ces deux amours !... Malédiction sur nous !...

— Ah ! Félicie, pour que le hasard et les combinaisons puissent arranger un mariage entre deux êtres qui s'aiment comme nous deux... il faut des siècles... et encore, si cela se réalisait, je crois que la mort y mettrait ordre bien vite ; car le paradis serait joloux. Donc, mon amie, je vous conjure, — je vous ordonnerais si j'en avais le droit, — de souscrire à l'hymen magnifique qui se présente.

— Ah ! généreux Edmond, comment n'aurais-je pas de la force quand vous en avez tant !

Huit jours après cet entretien, Edmond reçut la lettre que voici :

“ Je vous obéis ; le sacrifice est fait en moi-même... Nos cœurs resteront unis, mais si nos destins sont toujours séparés, vous aurez mon âme sans mon corps, — il aura mon corps sans mon âme. Il est bon, spirituel, aimable, noble de nature comme de race... mais il ne s'appelle pas Edmond ! — Et c'est à vous que je dois ce sort inespéré. — Vous m'avez fait ce que je suis, et en me distinguant on couronne votre ouvrage. Mes parens sont stupéfaits, — mes amies sont furieuses de jalousie. — Ah ! si elles savaient que je souffre, elles se consoleraient.

“ Mme de P... me quitte. Oh ? que m'a-t-elle dit !... Ces trente mille francs !... je les eusse acceptés peut-être. Je ne vous ai rien accordé, je me suis tout refusé ; mais allez les reprendre. Il me veut avec les trois cents francs que je me suis économisés. Ah ! mon ami, avais-je tort de dire que vous êtes mon second Dieu ?... Répétez-moi : Courage !... J'en ai grand besoin.

“ Toujours votre

FÉLICIE.”

Un des premiers peintres de France était alors à Naples. Edmond voulut au moins avoir le portrait de Félicie en buste et de grandeur naturelle. Le peintre conseilla un pastel... Il n'avait jamais vu une tête et une taille si belle.—Il fit un chef-d'œuvre d'art et de ressemblance.

Puis Félicie rendit à Edmond toutes ses lettres et tous les airs qu'il avait faits pour elle... Ce fut une angoisse affreuse.

— Donnez, donnez, mon amie, je les joindrai à vos lettres à vous, je renfermerai le tout dans un coffre d'acier, et j'ordonnerai qu'on l'enterre avec moi... —Oh ! bien tard, continua-t-il en souriant.

Le veille du mariage, ils volèrent deux heures pour les passer ensemble.

— Mon Dieu ! vous voyez ce que j'adore, ce que je respecte et ce que je perds !—Maintenant, allez, Félicie, et soyez heureuse.

— Oui, je le serai, mon seul ami, car je vous reverrai souvent.

Le lendemain, après l'heure fatale, le courrier de France apporta une lettre qui disait à Edmond que s'il voulait revoir sa femme, il n'avait pas un moment à perdre. Une fièvre typhoïde la mettait dans le plus grand péril.

Il n'eut que le temps de faire prévenir Félicie par Mme de P..., et il monta en chaise de poste. Arrivé à Paris, sa femme respirait encore ; elle le reconnut, lui dit qu'elle était heureuse de mourir dans ses bras, lui remit un petit papier cacheté, et s'en alla rejoindre les anges.

Edmond fut atterré. Il avait pour sa femme un culte d'estime et de tendresse fraternelle ; et, des remords s'y mêlant, il demeura trois jours dans une effrayante stupeur. Après quoi il ouvrit le petit papier. Voilà ce qu'elle y avait écrit d'une main défaillante :

“ J'ai su à Naples votre amour pour cette jeune fille... Elle en était digne... Epousez-là, et parlez de moi tous deux. Adieu, je vous pardonne et je vous aime...”

Après cette lecture, Edmond versa des larmes abondantes. Mais bientôt il fut repris du même mal qui l'avait écrasé : l'union précédente. Trop de secousses diverses agitaient sa frêle organisation de poète. Au bout de quinze jours, il reçut de Naples le pastel, les lettres et quelques objets précieux qu'il y avait laissés, et une lettre de Mme de P..., qui lui donnait des nouvelles de Félicie. Elle était heureuse selon le monde, bien triste selon son cœur. Il lui répondit en lui envoyant une copie des lignes suprêmes de sa pauvre femme.

Mais son état ne faisait qu'empirer ; une mélancolie morne le

rongeait. Il détestait les arts, la poésie, le monde... tout ce qu'il aimait autrefois. Félicie elle seule survivait dans le chaos de ses pensées ; mais pour le plonger dans un plus effroyable désespoir.

Alors, pour s'étourdir sur sa fin prochaine et donner le change à ses tortures par d'autres tourmens, il se jeta en insensé dans les hasards du jeu, et des folles spéculations de faux amis l'y encouragèrent et précipitèrent sa ruine, dont ils profitaient habilement ; bref, en moins de deux ans toute sa fortune fut engloutie... Il ne lui restait plus que son riche mobilier et cinquante mille francs de dettes ; mais, au fond de ce gouffre, il avait retrouvé la force et la santé. Dans ce bas monde, le malheur même n'est pas toujours complet.

Il s'était retiré dans un petit logement, à Versailles ; et voilà trois jours que ses créanciers faisaient vendre ses plus beaux meubles et toute son argenterie et ses bijoux qu'il y avait entassés. Une affiche à la porte annonçait la vente sans indiquer le nom de la personne saisie. Les cinquante mille francs de dettes venaient d'être couverts, et il ne restait plus à Edmond qu'un lit, quatre chaises et une table, et le portrait de Félicie. Un amateur proposait à Edmond quinze mille francs de ce pastel, qui acquerrait une valeur énorme par la mort récente du peintre.

— Non, répondit Edmond.

— Vingt mille francs !

— Non.

Une jeune dame, vêtue de noir, entra en ce moment.

— Vingt-cinq mille.

— Non, vous dis-je.

— Trente mille.

— Non, non, non. Je n'ai plus de quoi vivre, mais j'aime mieux mourir de l'estomac que du cœur.

La dame noire vint se placer devant Edmond.

— Félicie ! cria-t-il avec délire.

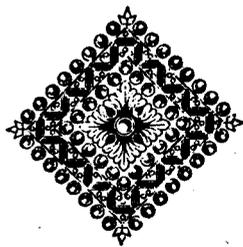
— Oui, mon amie, et vous voyez à ma robe que vous ne mourrez d'aucune façon. Je suis veuve et riche ; je suis aussitôt partie pour la France. J'apprends à Paris votre demeure à Versailles ; j'accours, et je vois par mon portrait que vous aimiez toujours votre Félicie.

Ils passèrent dans une chambre voisine, et tombèrent ensemble à genoux ; puis ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Quelques jours après, un de ces hommes qui s'était enrichis de la ruine d'Edmond, lui restituait quatre cent mille francs avant de se faire trappiste.

Quelques jours plus tard, Edmond et Félicie étaient mari et femme,

ÉMILE DESCHAMPS.



LES JUIFS.



Un jeune écrivain, M. CERFBEER de Medelsheim, auteur de plusieurs ouvrages distingués, vient de publier sous ce titre : *les Juifs, leur histoire, leurs mœurs*, un petit livre assez vif, — trop vif même par le fond, selon nous, — sur les sectateurs de la religion à laquelle appartenait jadis sa propre famille. Son travail cependant contient des documens pleins d'intérêt. Voici, par exemple, un tableau statistique du nombre des juifs renfermés dans les prisons françaises et des délits qui les y ont amenés :

“ Il existe dans les vingt-deux principales prisons du royaume environ 18,000 condamnés à diverses peines.

“ Sur ces 18,000 condamnés le nombre des juifs est à peu près de 110.

“ Or, la population totale du royaume étant de 34 millions d'habitans, la proportion des condamnés est d'un peu plus d'un *demi* sur mille individus.

“ Les juifs sont, au contraire, à peu près 100,000 ; la proportion des condamnés israélites est donc de plus de un sur mille de leurs coréligionnaires.

“ Cette différence si effrayante entre le nombre des condamnés juifs et celui des condamnés des communions chrétiennes est bien plus grande encore quand on vient à considérer la nature des crimes.

“ Les condamnés israélites ne sont point des cultivateurs que la moisson absente accable de misère et qui vont dans le champ du voisin apaiser une faim délirante ; ce ne sont point de malheureux ouvriers que la crise commerciale oblige, faute de travail, à commettre un emprunt forcé au détriment du boulanger du coin ; ce ne sont pas des querelleurs que la loi punit pour coups et blessures ; s'il en est qui ont attenté à la pudeur avec violence, ils sont en petit nombre : leurs passions ne vont pas souvent jusque-là ; il faut dire qu'ils ne sont pas meurtriers, car il faut quelque courage pour y aller de sa personne et risquer sa tête, or, on sait jusqu'où peut aller le courage d'un juif ; encore moins se rendent-ils coupables d'infanticide : une justice à leur rendre, c'est qu'ils possèdent à un degré très élevé le sentiment de la famille, qui fait, à vrai dire, leur unique vertu et aussi leur unique force.

“ Les condamnés israélites ne sont point en prison à cause de ces méfaits ; mais ce qui distingue leur genre de criminalité, ce sont des crimes d'une perversité plus profonde, parce qu'ils sont le résultat de la réflexion, de la préméditation. Ces crimes sont l'escroquerie, le faux, l'usure, la captation, la banqueroute frauduleuse, la contrebande, la fausse monnaie, les tromperies en matière de recrutement, le stellionat, la concussion, la fraude, le dol enfin sous toutes ses formes et avec toutes ses aggravations.

“ Si l'on ajoute à cela combien par leur nature, leur caractère, leur intelligence, par les réticences mentales qui leur permettent de prêter le serment civil par lequel ils ne croient pas être engagés, ils sont plus rusés que les chrétiens, on peut facilement comprendre que le nombre des juifs qui échappent à la vindicte

publique est supérieur peut-être à celui qui se trouve sous les verroux, et qui ne renferme certes pas les plus coupables.

“ Ce seul fait de l'histoire physiologique des juifs devrait leur faire rentrer en eux-mêmes, et au lieu de lever au dessus de tous leur tête follement arrogante, ils feraient certes mieux de la baisser avec humilité devant une vérité accablante et qui devrait leur être un avertissement et une leçon pour l'avenir.”

Voici maintenant un portrait de la femme juive qui nous paraît assez exact et assez impartial ; nos lecteurs en jugeront :

“ La femme juive a plus gagné aux bienfaits amenés par les progrès de la civilisation et de la liberté que son époux. Celui-ci était en butte au dehors à toutes les vexations, à toutes les tyrannies du despotisme et de l'ignorance ; mais, rentré chez lui, il devenait à son tour maître et tyran, la femme n'était qu'esclave partout et toujours, et c'est sur elle que retombaient les effets d'une humeur long-temps contrainte. Elle n'était pas, selon les exigences et l'instinct de la loi naturelle, la mère de ses enfans : c'était tout simplement un souffre-douleur incessamment destiné à apaiser les peines et les chagrins de la misère et de la persécution.

“ Chargée de tous les soins domestiques et de perpétuer la famille, la femme juive ne semblait être née que pour cela ; sa vie monotone se passait au milieu de toutes ces préoccupations, sans volupté et sans bonheur ; heureuse encore lorsque son abnégation et son dévouement ne lui attiraient pas des plaintes et des mauvais traitemens.

“ La femme n'était comptée pour rien dans l'état social des israélites ; sa naissance n'était point consignée, comme celle des hommes, sur le registre de la communauté ; son décès n'était également l'objet d'aucun acte pareil ; sa vie active et souffrante passait sur la terre comme l'ouragan ; on ne sait d'où il vient, on ignore où il se perd, mais il laisse de son passage des traces profondes.

“ On n'enseignait aux filles juives rien de la littérature, des sciences ou des arts ; rien des métiers, rien de la morale ni de la religion ; on ne les habitait qu'à souffrir et à se taire. L'entrée du temple leur était interdite jusqu'à leur mariage, et l'on a peine à concevoir leur dévotion et même leur fanatisme, lorsqu'on sait que le judaïsme n'a rien pour les femmes, qu'il ne leur accorde aucune place dans la hiérarchie sociale, et qu'au lieu de leur laisser la part notable qu'elles ont à notre humanité, il ne les regarde que comme des meubles indispensables, dignes à peine de quelques égards et de quelque attention.

“ Mais ce qui expliquera cette anomalie, c'est l'ignorance où l'on maintenait les femmes, l'exagération de leur imagination si ardente et si peu disciplinée ; c'est la persécution et toutes ses horreurs ; c'est le besoin d'une foi placée au fond de tous les cœurs ; ce sont ces angoisses continuelles d'épouse et de mère qui firent tant de fois pleurer Rachel sur ses enfans.

“ Depuis qu'elle est rendue à la société, depuis qu'elle est rentrée dans le droit commun, la femme juive a prouvée qu'elle était digne de la place qu'elle a conquise. Elle a déployé toutes les fertiles ressources dont l'avait dotée la nature ; elle s'est mon-

trée femme d'esprit et de talent, de cœur et de raison, d'imagination et de poésie ; elle a une profonde intuition de l'art, et ses effets sont d'autant plus grands que ses facultés ont été plus longtemps comprimées et méconnues.

“ Ce sont des juives qui occupent les premières places dans la musique et la chorégraphie de nos théâtres ; elles ont fourni à la littérature une plume distinguée autant qu'exercée, et enfin l'art d'Eschyle et de Sophocle ne se serait pas relevé de ses pompeuses ruines, Corneille et Racine n'eussent plus trouvé d'interprète sans l'admirable tragédienne qui s'est révélée tout à coup au monde étonné.

“ Belle comme Rachel, la juive est féconde comme Lia ; et si c'était encore une bénédiction du ciel que d'avoir une nombreuse progéniture, les israélites seraient bénis trois fois. Il n'est pas rares de voir des familles composées de dix ou douze enfans, surtout, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, dans les classes pauvres de la nation.

“ Les juifs marient leurs enfans de bonne heure, selon le précepte de la loi ; c'est ce qui fait que les femmes se fanent et passent très vite, d'autant plus qu'aussitôt mariées elles négligent beaucoup le soin de leur toilette ; elles font à leur mari le sacrifice de leur chevelure, et ne s'occupent plus que des choses du ménage ; elles rentrent enfin dans l'état commun de mal-propreté ordinaire à leur caste.

“ La beauté des filles juives est toute raphaélique ; c'est bien ce port gracieux et quelque peu fier, ce regard mélancolique et doux, ce teint un peu bruni, tout le composé suave enfin qui fait des vierges du peintre d'Urbain le type de la beauté et de la majesté féminines.

“ Malheureusement, un tempérament de feu caractérise généralement les beautés juives, et c'est pour un grand nombre d'entre elles un écueil qui les fait facilement tomber et se livrer à toute la corruption de l'époque, sans qu'elles soient retenues par les appréhensions religieuses qui s'effacent de jour en jour dans le judaïsme, à mesure que la persécution et le danger disparaissent. Les juives sont en grande faveur près des artistes, qui trouvent en elles des modèles achevés ; et c'est une de ces femmes avec ses enfans qui a fourni à notre ami Carle Elschæet les charmantes figurines de bois dont cet habile sculpteur a décoré le palais de Luxembourg, et les belles statues destinées à l'Hôtel Dieu de Lyon.”

Afin de compléter cette notice sur les juifs et de mettre notre impartialité à l'abri des accusations d'injustice que l'on ne manquera pas d'élever contre M. Cerfbeer, nous terminerons en rapprochant de son portrait de la *juive* l'éloquent extrait qui suit d'un article inséré, sans nom d'auteur, dans les *Archives israélites* publiées par M. Cohen. Nous regrettons vivement de ne pas savoir à qui les israélites français doivent cet énergique plaidoyer :

“ Un savant du dernier siècle a dit : “ Avec un mot on fait une erreur, et il faut un volume pour la détruire.” A ce compte, une bibliothèque entière serait nécessaire pour réfuter toutes les niaiseries propagées sur le mot *juif*, toutes les fausses idées qu'on lui a appliquées, toutes les acceptions erronées qu'on lui a données.

“ Voyez combien est grand le pouvoir du préjugé, combien est vive l'impulsion de ce sang vicié qui coule dans les veines de l'ordre social ! Quand dix-huit siècles se sont épuisés à jeter sur le juif tout ce qu'il y a de haine et de mépris dans le cœur des hommes, les nations modernes, plus éclairées, ont fait du mot juif une épithète injurieuse, et cet obscur substantif est devenu

dans nos langues civilisées un adjectif élastique qui porte en lui un indébile cachet de haine et de mépris.

“ Ouvrons le *Dictionnaire de l'Académie*, ce code immuable de la république des lettres, nous y trouvons ces mots : “ *On appelle juif un homme qui prête à usure, qui vend exorbitamment cher et qui cherche à gagner de l'argent par des moyens injustes et sordides.*” Cela ne veut pas dire, sans doute, que tous ceux qui prêtent à usure, vendent cher ou gagnent de l'argent par des moyens injustes, sont juifs ; car ce serait déclarer que les trois quarts de nos commerçans appartiennent à la religion israélite, et M. Charles Dupin, le roi de la statistique, n'aurait pas laissé passer une pareille hérésie. Cela ne peut non plus vouloir dire que tous les juifs sont usuriers, exorbitamment cher et sordides, car nos artistes, nos savans, nos ouvriers (et Dieu sait s'ils sont en grand nombre !) ne sont et ne peuvent être usuriers ; et si par hasard MM. Salvador, L. Halevy et Léon Gozlan, tous juifs de naissance, entraient à l'Académie, leurs confrères en immortalité oseraient-ils penser que ces écrivains honorables sont des usuriers ! Je sais bien que l'Académie répondra qu'elle enregistre les mots avec la signification que l'usage leur donne, comme au bon vieux temps les parlemens enregistraient sans mot dire les édits bursaux décrétés par le bon plaisir royal ; mais alors qu'on veuille bien nous dire combien une sottise doit durer pour devenir en usage, et ce qu'il faut de temps de séjour en France à une injure pour avoir droit de bourgeoisie dans la langue française ? . . .

“ Que signifie cette phrase vide de sens : *C'est un juif ?* J'entends dire : M. Crémieux est un avocat très distingué, *c'est un juif*. M. Azévedo, le nouveau préfet des Pyrénées, est un administrateur éminent, *c'est un juif*. De qui est l'admirable musique de la reine de Chypre ? — De Halevy, *c'est un juif*. Quel est le directeur intelligent du chemin de fer de Saint-Germin ? — M. Émile Péreire, *c'est un juif*. Comment nommez-vous cette sublime actrice qui joue Hermione avec tant de vérité ? — C'est M^{lle} Rachel, *une juive*. Eh ! mon Dieu, je ne vous demande pas tout cela ! Quand vous me dites que M. Delessert est en France le père des caisses d'épargne, ajoutez-vous, “ c'est un protestant ? ” Lorsque vous me parlez de M. Guizot, me dites-vous qu'il appartient au culte réformé ? MM. Franck et Michel Chevalier occupent tous les deux une chaire publique, l'un à la Sorbonne, l'autre au collège de France ; pourquoi, lorsque la foule attentive applaudit ces deux hommes également conscieucieux, érudits et éloquens, dit-elle du premier : c'est un juif, et ne dit-elle pas du second : c'est un saint-simonien ? car enfin, si c'est à titre de louange qu'on s'exprime ainsi, on nous insulte en nous donnant à entendre que les mots *juif* et *éminent* sont étonnés de se confondre ; si c'est par suite d'une malveillance continue, pourquoi le souffrirons-nous dans un pays où nous sommes tous égaux devant la loi, où la royauté est exempte de préjugés de croyance, où la magistrature n'a qu'une religion, celle de l'impartialité ? Il y a plus : qu'un notaire, à l'aide de faux-semblans, dérobe des millions à ses cliens ; qu'un agent de change déserte le parquet, léguant la ruine et la misère à ceux qui lui ont confié leurs capitaux ; qu'une moderne Brinvilliers se débarrasse de son mari à l'aide du poison, ou qu'un cynique forçat enlève à la bibliothèque ses plus précieuses médailles, il ne viendra en idée à personne de s'enquérir de la religion de ces misérables. Mais si le plus obscur israélite comparait sur le banc de la police correctionnelle, le lendemain un journal apprendra à l'univers (tous les journaux ont la prétention de parler à l'univers), que cet épicier accusé de banqueroute simple est juif ; le surlendemain dix autres journaux

répéteront la même chose, et enfin arrivera la *Quotidienne*, qui annoncera pieusement que ledit accusé, *juif de nation* est véhémentement soupçonné de faux, de recelle et de banqueroute frauduleuse, et le journal prétendu religieux enjolivera sa réclame jésuitique d'une petite perfidie de ce genre : Ce *sinistre* fait de nombreuses victimes, ou bien : le commerce de la moutarde est dans la désolation....

“ Chose remarquable ! les mêmes armes ont à diverses époques servi les mêmes passions. Quand les barbares vainqueurs de Rome s'abattirent sur le squelette de la ville éternelle et reconnurent malgré eux la supériorité de ceux qu'ils avaient vaincus, c'est par un adjectif qui injuriait toute une race que s'exhalèrent leur haine et leur envie. “ Lorsque nous voulons insulter un ennemi, dit Luitprand, nous l'appelons *Romain* ; ce nom signifie bassesses, lâcheté, avarice, mensonge ; *il renferme seul tous les vices*.

“ Nous ne parlerons pas de ceux qui ont voulu défendre à M. Fould, parce qu'il est israélite, d'avoir une opinion à lui ; ceux-là, l'esprit de parti les aveugle et ils sont en proie à une ivresse morale dont ils rougiront les premiers quand ils seront de sang-froid. Nous ne salirons pas notre plume du nom de ces ignobles pamphléaires qui chaque mois, à jour fixe, attaquent les millionnaires juifs ; ceux-là demandent qu'on achète leur silence, et leurs plates injures peuvent se traduire ainsi : “ La bourse ou la calomnie.” Nous ne dirons rien non plus des Basiles littéraires qui, s'imaginant à tort que l'amour de la religion chrétienne est la haine des autres cultes, font à heure donnée de la colère à froid contre la prospérité des juifs ; tristes aristarques, nous vous prenons en pitié parce que vous cuvez vos défaites ; vos reproches sont des regrets, allez ! Il vous sera beaucoup pardonné, parce que vous avez beaucoup perdu. Mais nous adjurons tous les hommes d'esprit et de sens de renoncer à accoler à nos noms l'inutile titre de juif ; nous en prions surtout les maréchaux littéraires commandant la grande armée de la presse périodique dont l'appui bienveillant n'a jamais manqué à ce qui est raisonnable et juste. Non que nous rougissions de notre croyance ou que nous ne soyons entrés dans la grande famille française qu'en mettant notre drapeau dans notre poche ; à Dieu ne plaise ! — mais c'est qu'en France, en 1846, *juif* est un adjectif vide de sens ; c'est que le juif, comme l'entend le *Dictionnaire de l'Académie* devient chaque jour plus rare ; c'est que le juif dont l'âme est à Jérusalem tandis que son corps est en France, n'existe plus guère de nos jours ; c'est que la *nation juive* ne se trouve plus sur le sol français ; c'est qu'enfin entre les mains des niais, des jaloux et des rétrogrades, le mot juif est une arme en permanence contre nous, et qu'il n'est pas agréable d'être sans cesse menacé par un pistolet, même déchargé.

Il arrive même de fatales époques où ces menaces fanfaronnes se traduisent en actions, où ces paroles légères se vaporisent en sombres nuées et retombent en pluie de sang ; car la routine est une seconde âme qui anime l'ordre social, et les non israélites, même ceux qui connaissent le mieux notre vie intime, ne sont que trop portés vers des croyances en honneur durant dix-huit siècles.— Pendant le triste épisode de Damas, aucun de vos amis ne vous a-t-il dit en riant de ce rire qui froisse l'âme : “ Je ne veux pas déjeuner avec vous, de crainte que vous ne me fassiez servir une *côtelette du père Thomas* ! ! — On badine, nous dirait-on, on plaisante, mais au fond on ne vous en veut pas.— Soit ; mais il n'y a pas de frontière dans le champ de la plaisanterie, et qui nous dira où cesse le badinage, où commence la réalité ? D'ailleurs vos plaisanteries elles-mêmes deviennent une arme dans la main des niais ; et, quand un poignard tue, qu'importe qu'il soit garni d'or ou de fer ?

“ Ce qui contribue à entretenir les sots préjugés que le mot juif entraîne avec lui, ce sont nos littérateurs à la toise ; chacun d'eux tient au moins une fois en sa vie à se tailler un pourpoint en plein moyen-âge, et, quand leur imagination est épuisée, vite ils bâclent une histoire de juif. Il n'y a pas un romancier, pas un apprenti nouvelliste, pas le plus piètre fabricant de feuilletons qui n'ait dans son sac la peinture fantastique du juif d'autrefois, le récit de nos malheurs passés, la représentation de nos naïves légendes. On dirait que depuis notre grand naufrage historique le moindre rapin a sur nous droit d'épave.

“ Aimez-vous le juif ? on en a mis partout.

“ Au théâtre, depuis Shakespeare jusqu'à Scribe ; dans les romans, depuis Ivanhoé jusqu'à Paul de Kock ; dans les journaux, depuis qu'il y a des écrivains qui commettent des feuilletons et un public qui consent à en avaler quotidiennement une tartine ; partout enfin dans ce monde de papier imprimé et de décorations de carton, on nous donne des juifs de convention, grimaçant, usurant, feignant, jargonnant, et plus ou moins fabriqués à la vapeur.

“ En vain, nous nous évertuons à dire à ces écrivains qu'ils nous caricaturent, qu'ils nous défigurent et qu'ils nous affublent à tort d'oripeaux vieilliss ; eux aussi ils nous répondent avec un imperturbable sang-froid : “ Mon siège est fait.” Hélas ! depuis que le public veut de la littérature à bon marché, nos auteurs sont toujours prêts à faire bon marché de la vraie littérature ; aussi comme chaque peintre a sur sa palette des couleurs qu'il appelle *locales*, toutes broyées pour représenter *le juif* ; de même le moindre écrivain barbu a en magasin des phrases toutes fabriquées à ce sujet. Quand l'imagination est rebelle, crac, on vous improvise un juif comme on ferait des œufs sur le plat.... Que le ciel vous préserve de la couleur locale de ces messieurs !”



CHRISTINE OU LE BAISER DU ROI.



— POURRAIS-TU être reine, Christine ? Cette question d'un vieillard qui plongeait ses yeux à demi fermés au fond d'un échiquier dont les pièces gisaient éparses et en désordre, était adressée négligemment après une longue leçon d'échecs sur laquelle il avait épuisé toute la patience de sa fille.

— Reine des cœurs ? répondit la gracieuse enfant sans relever sa tête inclinée sur un riche coussin de velours noir, où elle nourrissait elle-même un affreux petit dogue qu'elle aimait avec passion,

— Reine des cœurs, ma fille ! Cet empire est déjà le tien, répliqua d'un ton d'insouciance affectée le ministre qui déposait souvent sa gravité auprès de la riante Christine. Il roulait alors entre ses doigts une magnifique tabatière ornée de gros diamans qui encerclaient une petite miniature, portrait et présent d'un roi fort laid ; mais, continua-t-il en parlant comme au hasard, est-ce là ta seule ambition ?

— Comment l'étendrais-je plus loin ? J'ai plus de sujets à présent que je n'ai de science pour les gouverner.

— Oh ! oh ! je ne me serais pas douté, mon enfant, que vous eussiez des *sujets*. Vous êtes au moins trop prudente pour encourager leurs hommages.

— Vraiment ! répliqua Christine en agaçant le jeune dogue qui grinçait des dents, je ne leur suis pas trop obligée d'hommages qui me sont dus. Il n'y en a qu'un dans le monde pour lequel j'en ressens la plus tendre gratitude !

Le sourcil du premier ministre de Suède se fronça.

— Quel est cet homme, Christine !

Christine rougit, regarda son père avec un étonnement enchanteur, et redoubla ses caresses à son petit chien hargneux. Le comte, d'un ton plus serré, renouvela sa question :

— Quel est cet homme, Christine ?

— Qui serait-ce donc ? sinon Adolphe de Hesse, votre beau neveu, cher père.

— Vous n'avez pas été, je pense, assez hardie pour vous engager d'amour avec ce jeune garçon !

— Jeune..... de dix-huit ans, mon père ! C'est mon vieil ami : j'étudie tout avec lui ; mais je ne puis me ressouvenir quand j'appris à l'aimer, tant il y déjà long-temps !

— Folie ! vous avez été élevés ensemble chez sa mère : c'est un pur amour fraternel.

— Du tout ! du tout ! je serais bien fâchée qu'Adolphe fût mon frère !

— C'est pourtant tout ce que je peux faire pour son service. Il est sans fortune ; il n'a d'autre état que sa commission, et ma bonté.....

— Votre bonté est immense, mon doux seigneur ! et puis il est brave ; il est magnanime ! Pour moi, quand j'ai fait attention qu'il avait d'autres yeux ; qu'étant petit, il parlait mieux que tous les grands, je n'ai pas interrogé la profondeur de ses trésors.

— Ma chère fille, il faudra l'oublier, dit le comte en passant tendrement le bras autour du fin corsage de Christine encore à genoux.

— Mon bon père, je ne l'essaierai pas, car je ne saurais par où m'y prendre ; et vous l'aimez vous-même.

— Pas assez pour en faire mon héritier.

— Il le serait pourtant si je mourais, mon père !

Le ministre regarda fixement au visage jeune et rose de sa fille comme pour plonger à travers ; et le pli d'esfroï paternel qui s'était formé entre ses deux yeux disparut comme un éclair.

— Il n'y a là que de la vie, dit-il en lui frappant doucement sur le front. Aussi, je ne songe qu'à marier cette méchante fille.

— Et vous nous rendrez les deux enfans les plus heureux de ce monde, répondit Christine, dont les yeux noirs étincelaient à travers ses larmes.

— Ma pauvre fille, vous avez été bien gâtée ! Je vous ai donné trop de licence et de liberté ! Voilà présentement que vous me demandez l'impossible. Soyez raisonnable ; et pour vous distraire un peu, votre tante vous présentera à la cour. Vous verrez de belles choses ! vous connaîtrez notre brave et jeune roi.... si vous êtes raisonnable !

— Le rude monstre ! s'écria Christine en s'élevant avec vivacité. Je ne souhaite pas le voir ; on dit qu'il hait les femmes.

— C'est une calomnie : il est amoureux d'une.

— D'une belle ?

— Et méchante comme toi.

— Comme moi ?.....

Le comte se mit à rire, et l'instinct de Christine s'éveilla, car elle répondit après avoir un peu rêvé :

— Je ne l'ai pourtant jamais vu !

— Mais il t'a vue, et il dit...

— Que dit-il ? mon père.

Que t'importe d'un monstre qui déteste les femmes ?

— Ah ! ah ! mais il est roi. Que dit-il, enfin ? que peut-il dire ? Je veux le savoir, mon père. Ah ! mon père, dites donc !

Mais le ministre était déterminé à garder le silence, et nulle prière, nulle séduction de la jeune, de la savante Christine ne put lui arracher une autre parole.

— A propos ! s'écria-t-il tout-à-coup, comme se rappelant une chose qu'il craignait d'oublier, parlons d'autre sujet, d'un sujet sérieux : j'amènerai ce soir un officier pour souper avec moi. Recevez-le bien..... Recevez-le avec déférence : je vous le destine pour mari.

— Je ne veux pas de lui ! cria Christine en courant après son

père comme il sortait de la chambre ; si je n'épouse pas mon soldat, je veux mourir fille.

— Que l'amour t'exauce, cousine, dit Adolphe de Hesse en sortant de dessous les longs rideaux de lampas frangés d'or où il s'était furtivement glissé depuis un quart d'heure ; il est doux de faire l'espion pour entendre un avocat tel que toi, mon amour, plaider une cause si désespérée que la mienne !

— Désespérée ?... comment ? la bataille est à demi gagnée.— La colère de mon père est une pluie sur l'herbe : un rayon de soleil l'évapore ; ne le connais-tu pas, Adolphe ? Je t'en prie, ne soupire pas, ne croise pas ainsi tes bras, ne regarde pas le ciel avec cet air solennel ; je ne veux pas gémir, moi : je veux du bonheur, de la joie, un bal : eh bien ! l'amour accordera l'orchestre, et nous danserons gaiement au bal de notre mariage.

L'espérance t'abuse, Christine ; je connais ton père mieux que toi. Ah ! ma bien-aimée ! poursuivit-il en examinant sa beauté avec effroi, tu n'auras pas le courage de refuser le jouet magnifique qu'il veut t'offrir en échange du cœur ardent et dévoué de ton cousin.

Christine à son tour le regarda entre les deux yeux, et les siens se remplirent de larmes ; mais comme elle ne pouvait s'arrêter longtemps à une idée triste, elle essaya un peu de colère.

— Vous ne me croyez pas destinée à augmenter la liste des amantes fidèles, à ce que je vois, et cela en dépit même de la dernière preuve que vous venez de surprendre, de ma bonne foi, espion !

— Sèche cette larme, Christine ! je ne suis pas assez stoïque pour braver une telle éloquence.

— Pourquoi me fais-tu pleurer ! dit Christine en souriant déjà ; était-ce donc pour le plaisir enfantin de sécher mes larmes ?... où bien étais-tu en effet jaloux de quelque rival imaginaire ? que sais-je ? de cet antidote aux émotions tendres du cœur ? du comte Ericson, peut-être ?

— Ericson te déplaît, je n'en suis pas en peine ; il n'est guère d'ailleurs plus riche que moi, je pense ; mais, Christine !..

— Eh bien ! Adolphe, pourquoi soupirez-tu encore ?

— Ton père t'amènera ce soir un nouvel amant, et moi je serai oublié.

— Tu le mérites pour oser le prévoir, pour m'offenser de tes soupçons ! Mais tu es mon cousin, et je te pardonne cette fois encore, dit-elle en passant sa tête souple et caressante sous les deux mains d'Adolphe qu'elle tenait dans les siennes.

— Tu m'aimes donc bien réellement, Christine ?

— Je ne te l'ai dit que cent fois, ingrat ! Tu dois être étourdi de la répétition d'un mot si court.

— Il est si nouveau pour moi, grand Dieu !

— Eh bien ! nous nous aimons, voilà qui est sûr ; mais comme mon père ne veut pas donner son consentement à notre union, il faut l'attendre.

— Et s'il ne veut jamais ?

— Jamais ! est-ce qu'on craint cela ?

— Christine, je le crains.

— Oh bien ! alors, il faudra toujours rester ainsi ; le bonheur ne s'augmente point d'un acte de désobéissance.

— Je le pense de même... et tu es donc bien heureuse, toi ?

— Quelle demande ! je te vois tous les jours ; est-ce qu'il nous manque quelque chose ?

Adolphe la regarda, rêveur, sans lui répondre d'abord, puis il dit avec un soupir :

— Je te trouve bien prudente.

— Je ne veux pas briser un cœur de père.

— Non, mais le mien !

— Adolphe, si je ne suis pas ta femme avec le consentement de mon père, je n'en épouserai jamais un autre ; mais voilà tout, tout ce que je peux te promettre.

Le jeune soldat se rembrunit, marcha vivement à travers la chambre, s'arrêtant à chaque tour pour contempler ce doux tyran qui le tenait si insoucieusement dans ses chaînes. Christine essayait de se maintenir grave ; mais deux fossettes mignonnes qui donnaient tant de charme à sa bouche étaient près de reparaitre sur la plus légère provocation à ce rire du cœur qui le faisait battre avec tant d'égalité. Celui d'Adolphe ne palpitait pas sur ce mode riant ; c'était un amant tout entier, dont l'imagination jalouse et pénétrante ne considérait plus Christine que, comme un trésor gardé par deux monstres propres à tuer toutes les espérances : l'ambition et l'avarice.

Tandis qu'ignorante des desseins de son père, confiante dans l'amour de son bien-aimé parent, la fille candide d'un vieux courtisan ne voyait pas un nuage sur l'avenir ; elle était au contraire singulièrement égayée par les bouderies de son amant, dont les yeux lançaient des flammes, sans qu'il osât se plaindre davantage. Ce dernier, hors de lui-même, trop jeune encore pour maîtriser la torture des réflexions qui l'étouffaient, tremblant d'en effrayer l'innocence de Christine, se dédommagea de ne pouvoir exciter sa compassion en se déchirant lui-même. J'ai été bien fou ! s'écria-t-il ; oh ! je mériterais... tout ce qui m'arrivera. De par le ciel ! avoir souffert qu'une passion absurde me trompât ! Allons, il faut en finir : je ne paierai point la dette que je dois à ton père en lui déroband son unique enfant : adieu, Christine ! je vais joindre mon régiment ; je compte sur la pitié d'une bonne bataille ; au moins tu penseras avec un peu de tristesse à ton ami perdu. Sa voix s'altéra, Christine poussa un cri, et ses larmes jaillirent avec abondance, car Adolphe était à ses pieds qui lui demandait pardon et qui pardonnait. Sa belliqueuse résolution s'y fondit comme le plomb dans la flamme, et les jeunes amans ne se quittèrent que plus passionnément épris l'un de l'autre.

S'il est vrai qu'Adolphe fût trop prompt à désespérer du succès de son amour, Christine était aussi trop lente à croire que nulle opposition n'entraverait sérieusement ses désirs. Son pouvoir était grand sur son père, mais il n'était pas sans bornes ; bien qu'elle régnât en reine absolue dans leur intime gouvernement, où son goût, ses inclinations et ses caprices était consultés en toutes choses, son pouvoir ne s'étendait pas plus loin. C'est celui que tout homme puissant, absorbé par de hautes poursuites, daigne accorder à une femme. Tout sujet de politique était donc resté pour Christine un véritable fruit défendu. Le diplomate ne supportait nulle voix féminine aux affaires d'état. Depuis peu cependant il avait révélé beaucoup de nouvelles de la cour à sa fille, et toujours il s'en allait louant le jeune monarque dont il se flattait d'être le seul favori, recueillant jour par jour de somptueuses marques de sa partialité. Il est donc facile de s'expliquer comment ce prince guerrier, dont les précoces conquêtes avaient rempli l'Europe d'étonnement et d'admiration, s'était fait, par un jour de curiosité toute neuve en lui, introduire secrètement auprès de la belle Christine, et par quelle influence, en dépit de son antipathie avouée pour le sexe qui ne se bat point, il était alors au nombre des admirateurs cachés d'une jeune fille solitaire et charmante.

Ce premier succès avait puissamment exalté les ambitieuses

visions de son père. Il n'était pas d'ailleurs fort déraisonnable de supposer que le jeune homme qui avait commencé son règne en se couronnant lui-même, dont l'énergique volonté venait d'abattre les forces réunis du Danemarck, de la Saxe et de la Russie, se soumit jamais à consulter timidement l'étiquette des cours pour le choix d'une compagne; qui pouvait dès lors empêcher que, dans sa riche et belle héritière, le comte Piper ne s'accoutumât doucement à voir la future reine de Suède?

Tout suivait donc son cours naturel sur la fragile humanité: l'admiration à demi révélée du jeune roi pour ses charmes ne manqua pas de produire une impression vive sur un tendre orgueil de femme; elle savait qu'elle était belle, mais l'assentiment d'un roi est d'une valeur merveilleuse devant tout l'univers; ce rêve caressant la remplissait d'une gaieté si vive, et en même temps si pure, que ce qui eût paru insoutenable dans un esprit ambitieux et rusé, augmentait l'attrait irrésistible d'une jeune fille sincère, et amoureuse d'éclat, ravie d'une distinction qui justifiait la passion d'Adolphe sans alarmer son innocence. Peut-être en effet son amour pour lui n'en était-il que plus complet, plus pieux, plus fier: elle ne voyait au loin tous ces regards attachés sur elle que pour lui dire à lui, dans un seul regard:

— Je te les donne tous! Car c'était seulement quand il s'approchait d'elle que sa voix devenait tremblante, que l'éclat de ses yeux devenait humide, et que son cœur battait d'une sympathie invincible. Christine n'aurait pas voulu mourir de son amour, mais elle voulait en vivre; et violemment séparée de l'objet de cette amitié vierge et vraie, elle en eût traîné partout avec elle une douloureuse et ineffaçable impression.

Mais cela ne pouvait être; mais ils seraient toujours ensemble; mais, en dépit des troubles de son inquiet amant, une attraction fort peu combattue l'entraîna vers son miroir, où elle regarda longtemps ce qu'un gagnant de batailles pouvait trouver de si attrayant dans une forme si délicate et si peu comparable à ses rudes conquêtes. Elle se rappela l'ordre que son père lui avait donné de faire les honneurs du repas qu'il offrait le soir même à quelque nouvel ami, et suivit ponctuellement cet ordre, en ajoutant à sa parure tout ce qui pouvait combler d'orgueil le père le plus épris de la beauté de son enfant. Aussi, quand elle entra dans la salle chaude et parfumée par ses soins, où le souper était préparé avec une magnificence inhabituelle pour le riche ministre et son hôte unique, elle y parut assez ravissante pour l'adoration d'une cour entière.

Rien ne peut donc décrire l'étonnement et le dépit de la brillante Christine, lorsqu'au lieu d'un étranger de distinction qu'elle s'attendait à frapper de ses charmes, elle reconnut, dans celui qui se leva gauchement à son approche pour la conduire vers la table, l'odieux Ericson, l'objet de son unique aversion, le but méprisé des sarcasmes de sa joyeuse malice.

— Qu'a donc mon père pour se moquer ainsi de moi ce soir? pensa-t-elle en elle-même, et regardant de côté cette figure trop connue: Oh! c'est bien lui! poursuivit-elle tout bas en étouffant un soupir et une envie de rire incommode qui se combattaient ensemble.

Qu'est-ce qu'il me veut donc ce laid capitaine, avec ses deux gros yeux bleu-faïence et ses cheveux jaunes frisés à l'enfant?

Sa haine naïve n'ajoutait, en effet, rien au disgracieux portrait qu'elle tirait à part du grand jeune homme osseux et inélégant qui posait devant elle, avec son nez ultra-aquilin, ses joues rugueuses et l'incivile hardiesse de son regard militaire, qui semblait prendre d'assaut les charmes frêles et boudeurs de cette fièvre sensitive;

car tel était depuis peu de semaines le plus constant visiteur du ministre avec lequel il demeurait enfermé durant des heures entières. En vain Christine, dans le désespoir d'une délicieuse toilette perdue, se fût résignée à subir ses galanteries et sa vulgaire admiration. Cette machine de guerre fût restée six mois devant elle sans qu'il en sortit un compliment. La seule manifestation du trouble qui dérangeait sa gravité, c'était de rire bruyamment de ses propres paroles, aussi lourdes que lui. Christine, dans la contrainte où la tenait son respect pour son père, semblait chercher à tout moment par quelle porte pourrait se sauver l'ennui mêlé d'indignation que lui causait la présence d'un tel prétendant à sa main. Son cœur, plein d'une image charmante, irrité de la présomption de ce morne rival, bondissait prêt à crier: Le comte Ericson, miséricorde! le comte Ericson! Et comme si l'insoutenable Ericson eût eu la conscience des réflexions hostiles qu'il inspirait, il s'efforça tout à coup de lancer au dehors tous ses pouvoirs de gloire, et se fraya une route nouvelle dans les bonnes grâces de la belle silencieuse en lui demandant brusquement:

— Que pensez-vous d'Alexandre-le-Grand?

Christine ne put retenir un candide éclat de rire au nez du sérieux questionneur.

— Jamais je ne pense à Alexandre-le-Grand, répondit-elle.— Je me rappelle seulement qu'en lisant son histoire j'en avais peur comme d'un fou ou d'un homme enragé.

Ericson réclama avec vivacité en faveur du courage le plus prodigieux que le monde ait jamais admiré.

— S'il eût été prodigieusement sage, comme il était prodigieusement conquérant, il eût appris à se gouverner avant d'apprendre le gouvernement du monde.

Ericson rougit jusque dans ses cheveux ardents et frisés, et répliqua presque avec emportement:

— Une femme peut-elle pénétrer dans la noble fièvre qui précipite un homme de courage dans une foule de dangers, et le porte à mépriser la vie avec toutes ses fades jouissances pour mériter la couronne d'une gloire immortelle?

— Non, répondit-elle simplement; je n'ai point de fièvre et nulle sympathie avec les destructeurs. Si je savais ambitionner une célébrité, je voudrais l'attirer sur moi par les bénédictions des spectateurs de ma vie. Oui, mon père! oui! poursuivit-elle sans obéir au regard répressif du ministre qui commandait le silence: j'aimerais mieux qu'ils vécussent pour me bénir, que de mourir en me maudissant. C'est affreux, les tueurs d'hommes! N'en parlons pas, messeigneurs, que pour prier le ciel d'en délivrer la terre.

— Enfant! murmura le ministre, à la torture, en remplissant le verre d'Ericson stupéfait et s'efforçant de le distraire.

— A la gloire d'Alexandre, comte!

— Bien dit, s'écria le guerrier en mouillant sa colère d'un vin délicieux. Allons! petite sauvagesse: A la gloire d'Alexandre! Et il heurta la coupe brillante de Christine de manière à la briser en éclats.

— Je n'ai point de soif pour une telle gloire! répliqua la mutine raisonneuse. Je ne boirai point à ces phénomènes malfaisants qui cachent une peau de tigre sous leur manteau de roi.

— Seigneur! Seigneur! interrompit le courtisan effrayé du courroux de son hôte dont les yeux brillaient comme la lame d'un sabre, des saillies d'une petite fille monteront-elles jusqu'à votre éperon? Elle n'est folle encore que de son petit chien, qui peut impunément la mordre et déchirer ses doigts, faibles comme des fuseaux. Voyez! poursuivit-il négligemment, tandis que l'indignation du soldat s'amortissait à la vue de cette petite main d'en-

fant qu'on avançait presque sous sa moustache hérissée. Ses connaissances en guerre sont bornées jusqu'ici à la marche du jeu d'échecs ; et cet espace étroit est son champ de bataille, continua-t-il en approchant lui-même la table où se trouvait placé à dessein le jeu passionné d'Ericson. Elle y combat si courageusement le général, que même un vieux soldat comme moi trouve quelque honneur à y réduire sa pétulante obstination de femme.

Rien n'était, selon toute apparence, plus propre à recomposer le maintien compromis du sauvage Ericson que la perspective d'une partie d'échecs ; car, se retournant vers la riieuse et colérique enfant, il lui jeta plus courtoisement qu'elle ne l'en supposait capable le défi d'engager courtoisement une bataille avec lui.

— Mais, si je vous battais ! repartait-elle en reprenant toute sa gaieté.

— Ce n'est pas là seulement que j'aurais été vaincu par vous, belle méchante ! dit-il en la regardant en face et en serrant sa main à la faire crier. Christine rougit et baissa les yeux vers la terre, non sans les avoir lancés pleins de dédain sur le maladroit émancipé ; mais la glace était rompue, le papillon engourdit prenait ses ailes ; il rencontra donc et soutint ce fier regard avec une défiance assez insolente de sa sincérité.

Il y a plus de fougue dans cet automate qu'il ne semble, pensa confusément Christine, et mon père me force à jouer un jeu menaçant pour moi... Elle cacha avec sa main sa joue plus colorée, et fixa constamment les yeux sur l'échiquier, déterminée par un vif accès de contrariété à jouer aussi mal que possible pour mortifier son orgueilleux adversaire. Mais ce soin était inutile. Le petit champ de bataille tremblait sous les mains agitées d'Ericson, qui, reconnaissant à peine les pièces, les poussait à tort et à travers ; ses attaques sans jugement devinrent si faciles à déjouer, que la novice écolière, avec l'innocente joie que donne un succès inattendu, s'écria triomphante : Echec au roi par la reine !

— Cruelle ! riposta le comte en frappant du poing au milieu des pièces qui culbutèrent en désordre, ne souhaitez-vous pas faire le roi votre esclave ?

— Mais je n'empêche pas qu'il se sauve ! dit Christine épouvantée de tant de rudesse, et stupéfaite du calme profond de son père, qui observait tout avec un indulgent sourire.

— Impossible, maintenant de s'y reconnaître, poursuivit-elle en cherchant à remettre sur pied roi, reine et cavaliers confondus dans une affreuse mêlée.

— N'essayez pas ! n'essayez pas ! cria Ericson comme hors de lui, en poussant violemment l'échiquier qui tomba sur le parquet. Le coup est décidé, vous m'avez fait échec et mat. Puis tout à coup, comme honteux de sa violence et de l'influence qu'il laissait prendre sur lui par une si *mièvre chose*, il sortit avec l'air le plus hagard et le plus défait du monde, embarrassant ses pieds dans son sabre, et donnant au diable sa maladresse aussi bien que l'amour qui en était cause.

— Il ne reviendra pas, j'espère, dit Christine en voyant au bout d'une heure rentrer son père qui s'était précipité sur les pas d'Ericson avec autant d'empressement que s'il eût été le plus aimable des convives.

— C'est ce qui vous trompe, ma chère, répondit le ministre plus joyeux qu'avant tout ce désastre ; il brûle déjà de revenir, et ne se console pas d'avoir ainsi employé les deux heures enchantées qu'il vous doit.

— Enchantées ! quoi ! c'est ainsi qu'il les aime ! repartit-elle avec étonnement. Pour moi, mon père, je suis... je ne sais comment ; je suis... interrompit-elle, pleurant presque de voir

rire son père, dont elle eût préféré les reproches. C'est pour m'éprouver, n'est-ce pas, que vous me faites accroire qu'un pareil homme ose prétendre à me plaire ? Ah ! je le crois plus amoureux d'Alexandre que de moi, et il fait bien !

— Enthousiasme louable dans un guerrier de dix-neuf ans, dont vous apprivoiserez la sauvage ambition. Il est déjà dans un trouble bien flatteur sans doute pour une jeune étourdie comme vous, mais il faut le contrarier avec plus de mesure, entendez-vous, mon ange ? Il est brave, riche et noblement né ; que désirez-vous de plus ?

— Mon cousin ! répliqua vivement Christine, mon seul Adolphe, est plus brave que lui, j'en suis sûre, et aussi noble que vous, mon honorable père !

— Allez reposer cette mauvaise tête, dit-il en la baisant au front, et priez Dieu pour la gloire de votre père.

Christine pria fidèlement et de tout son cœur pour la gloire paternelle ; après quoi elle ajouta la plus fervente des prières pour le bonheur d'Adolphe, qu'elle ne séparait pas du sien.

Elle fut toutefois, durant plusieurs jours, trop occupée à tourmenter l'amant qu'elle adorait pour se ressouvenir de celui qu'elle haïssait si franchement. Tout à coup, Adolphe, plus fier que Christine, parce qu'il était plus pauvre, ne voulut plus jouer à ce jeu d'esclave qui plaisait tant à sa folle maîtresse. Il eut l'immense courage de s'absenter de cette maison, laissant croire à Christine consternée, le croyant peut-être lui-même, qu'il abandonnerait aux poursuites de son riche prétendant ; et quand il reparaisait, durant de courtes visites reçues sans beaucoup de chaleur par son oncle tout glacé de diplomatie, il se tenait à une telle distance de Christine, à son tour rêveuse et bouleversée, qu'elle ne vit plus d'autre moyen de retrouver le repos et Adolphe qu'en détruisant à jamais l'audacieuse prétention du comte.

Un matin qu'elle avait désiré peut-être plus ardemment qu'Ericson lui-même demeurer seule avec lui, après avoir suivi des yeux son père jusqu'au bout d'une longue galerie où il disparut sous le prétexte d'une dépêche importante à expédier, elle attendit avec anxiété qu'il prit la parole pour le rudoyer de manière à ce qu'il n'y revint pas : ce fut vainement ; on eût dit que cet amoureux contemplatif n'avait ni lèvres ni voix. Christine étouffait d'impatience.

— J'ai rêvé de vous cette nuit, dit-elle enfin pour entamer une querelle décisive. J'espère qu'à l'avenir vous n'aurez pas la présomption de troubler mon sommeil par votre présence. Je vous trouve bien hardi d'oser vous montrer jusque dans mes rêves.

— Moi aussi, j'ai eu un songe, répondit Ericson troublé, n'ayant bien compris que les premières paroles de cette impertinente provocation. J'ai rêvé que vous me regardiez en souriant, et que vous me regardiez long-temps, et j'étais heureux.

— C'était un mensonge, appuya-t-elle avec une féroce naïveté ; je sais mieux, quand je veille ou quand je dors, sur qui je dois attacher mes sourires.

— Comment vous suis-je donc apparu cette nuit ? demanda le comte avec un étonnement singulier que Christine trouva stupide.

— En cauchemar, monseigneur, aussi insupportable qu'aujourd'hui.

— Méprisante fille ! enseigne-moi donc à te faire l'amour ! s'écria-t-il en imprimant avec vivacité un baiser sur cette joue pourpre de colère.

Cette licence inouïe, dont Christine trouva l'ardeur esfrénée, fut

payée par un soufflet si prompt et si haineux, que l'offenseur, en frottant sa joue rougissante, s'émerveilla qu'il eût été appliqué par *ces doigts faibles comme des fuseaux*. Un obus l'eût frappé de moins de surprise.

— Votre père m'a trompé, dit-il après un assez long silence et du ton le plus grave ; il m'a laissé croire que vous ne receviez pas mes visites avec indifférence.

— Mon père ne se connaît point dans ces choses-là, répliqua Christine avec une courageuse indignation, car il n'eût jamais présenté à sa fille un jeune homme si mal élevé. Au reste, et à tout prendre, il vous a dit vrai, car vous n'êtes pas pour moi un objet d'indifférence, vous ne pouvez l'être, entendez-vous, comte Ericson ? et...

Adolphe recueillit ces dernières paroles de la voix altérée de Christine en entrant précipitamment pour rompre un tête-à-tête qui le rendait fou de jalousie.

— Qui êtes-vous ? demanda sauvagement Ericson avec un ton si rempli d'autorité que Christine eût bien voulu le battre encore.

— Un soldat, répondit Adolphe, les dents serrées, en tirant son sabre et le jetant tout à coup sur la table, un soldat blessé pour l'honneur de son pays, et qui veut mourir pour le défendre.

— Nous sommes donc amis ? dit Ericson en lui tendant la main.

— Nous sommes rivaux, répartit Adolphe en se reculant vers la table.

— Christine vous aime donc ?

— Elle me l'a dit. Fiez-vous à votre tour à la foi d'une jeune fille. Vous n'êtes pas l'objet de son indifférence et je vous cède la place auprès d'elle.

— A qui ? s'écria Christine frémissante, avec les larmes aux yeux.

— Au roi ! répondit Adolphe en s'éloignant avec désespoir.

Christine tomba sur une chaise, et cacha sa figure sous ses mains.

— Restez ! cria Charles XII d'une voix tonnante, restez donc !

Le jeune homme obéit en se mordant les lèvres jusqu'au sang.

— Je vous ai vu... mais jamais dans cette maison.

— Elle m'était fermée par mon oncle quand vous deviez y venir.

— Pourtant je vous ai vu quelque part. Votre nom ?

— Adolphe de Hesse, fils d'un brave officier mort en se battant pour vous. Il m'a laissé sa misère et les larmes de sa veuve.

— Qui vous a dit que je ne fusse pas Ericson ?

— Mes yeux, car je vous regarde, et je vous reconnais aussi, moi.

Charles XII, en s'approchant de son soldat, dont les yeux s'allumaient comme ceux d'un jeune lion, s'arrêta tout à coup frappé d'un souvenir.

— D'où te vient cette cicatrice sur la tempe gauche ?

— De Nerva, sire, où avec une poignée d'hommes votre majesté défit les armées de Russie.

— Tu dis vrai ! s'écria Charles, ivre de joie, comme s'il respirait tout à coup la poudre de cette bataille. Puis, sautant au cou d'Adolphe et posant le doigt sur sa cicatrice : Tu n'avais pas besoin d'autre passeport pour arriver jusqu'à moi... même pour te battre contre moi, comme je jurerais que tu en as grande envie : car le jour dont tu me parles, j'ai appris comme toi le rôle d'un soldat et la vraie dignité de l'homme. Par les mille bombes qui nous pleuvaient au visage, donne ta main, frère, car nous avons été baptisés ensemble par le sang.

Charles XII parut alors à Christine grand et imposant comme une forteresse. Alors, se retournant tout à coup vers la jeune fille dont la curiosité avait déjà séché les larmes, il lui dit avec une gaîté qui n'était pas sans grâce :

— Par mon sabre ! Christine, je suis un triste soupirant ; un seul geste de ta main vient d'étouffer dans mon cœur tous les amours qui l'avaient pris par trahison. Parle donc aussi franchement que tu agis : aimes-tu ce brave ?

— Oui, sire.

— Qui empêche ce mariage ?

— Celui du comte Ericson, dont mon père me menace incessamment.

— Oh ! oh ! pensa Charles en souriant à part avec réflexion, je vois au fond des choses maintenant. Le roi n'a point regret du baiser, puisque le soufflet tombe sur la joue du courtisan.

— Christine, ajouta-t-il en reprenant sans contrainte le ton du commandement, ton père refuse de te donner à celui que tu préfères ; tu l'épouseras pourtant, parce que *je le veux*. Conviens que si je fus ton cauchemar comme amant, je ne suis pas ton ennemi comme roi.

— Je l'avoue à genoux ! dit l'orgueilleuse en y tombant avec son cousin. Tandis que Charles, penché sur la rougissante coupable, unissait leurs mains avec une bonté brusque, il imprima sur ce front chaste le dernier hommage que ses lèvres aient jamais offert à une femme.

— Sa majesté me pardonne donc ? murmura la tremblante espiègle ; si j'avais su que c'était le roi je n'aurais pas frappé si fort.

— Reconnais-le seulement à la manière dont il se venge, Christine. Puis il ajouta avec un sentiment d'inexplicable prévision, triste, mais rayonnant de passion et comme en regardant loin devant lui :

— Ma seule amante, à moi, doit être fiancée sur le champ de bataille, et me couronnera dans les heures de la victoire.

Il fit le soir même signer à son ministre, fort irrité, un contrat de mariage qui n'était pas celui du comte Ericson, bien qu'honoré du nom de Charles XII. Deux jours après il assistait aux noces somptueuses de Christine. Adolphe de Hesse y portait ses plus nobles insignes, et le politique seul, qui souriait pourtant, trouva la réalité moins royale que son rêve.

REVUE DU MOIS, FÉVRIER, 1847.



TOUT seigneur, tout honneur.

Le grand événement du mois a été l'arrivée du gouverneur général. Le comte d'Elgin, après s'être fait longtemps attendre, a pris possession de son gouvernement au commencement de février. Le monde politique est en émoi, car un changement de gouverneur réveille bien des espérances, ouvre de nouveaux horizons, agite les esprits. Chacun espère pour son parti un meilleur avenir, le triomphe de ses principes, la réalisation de ses vœux. Les Canadiens ont accueilli le nouveau venu avec joie, avec enthousiasme, car ils se flattent qu'enfin on va mettre en pratique *réellement et franchement* le gouvernement responsable, tel qu'il doit être, tel qu'il fonctionne en Angleterre.

Le comte d'Elgin a fait son entrée dans la capitale le dernier jour de janvier, un vrai jour d'hiver canadien. Il nous est arrivé au milieu d'un brouillard et à travers les bancs de neige, enveloppé jusqu'aux oreilles, accompagné d'un froid piquant, avec lequel il paraissait tant soit peu étranger. L'hiver n'est pas chez nous la saison des pompes extérieures, de l'éclat et de semblables réceptions. Le trente et un janvier est un jour peu propre à recevoir un gouverneur, surtout si c'est un homme qui aime les démonstrations pompeuses et les réceptions royales. Cette année, à peine si nos belles dames pouvaient mettre le nez à l'air qu'il faisait ce jour-là. Malgré ce contre temps, malgré le givre et les frimats, le comte d'Elgin a paru s'accommoder fort bien du premier accueil des citoyens de Montréal. C'était sans doute un spectacle nouveau pour lui que la physionomie de notre ville en cette occasion, et si la neige et le froid le piquaient de leur haleine glacée, les cris d'enthousiasme populaire et la franche cordialité canadienne qui l'accueillaient, ont dû réchauffer son cœur.

Je ne vous redirai pas les détails des cérémonies de l'entrée et de l'installation du nouveau gouverneur, vous les connaissez déjà et j'ai horreur des répétitions et des lieux communs. À peine le nouveau soleil avait-il paru à l'horizon que les adresses pleuvaient de tous côtés; félicitations de ci, de là, assurances de loyauté et d'attachement, flatteries sans réserves, enfin tout les compliments et le cérémonial obligé de la circonstance; c'est à n'en plus finir. Plaignons le brave homme d'avoir à recevoir toute cette masse de gens venus de tous les points du pays pour lui faire leur cour, d'avoir à répondre à toutes ces adresses, à tous ces fades compliments. Que Dieu lui soit en aide surtout contre les importunités et les obsessions de tous ces courtisans provinciaux connus ici sous la dénomination de *loose-fish* ou chercheurs de place!

Maintenant quelques uns de mes lecteurs attendent peut-être de moi une chronique des événements politiques du mois. Je serais fort en peine de les satisfaire sur ce point. La politique n'ayant pas joué de rôle dans les dernières semaines, je ne puis rien vous en dire. Quant à m'aventurer sur le terrain des conjectures, dans un monde où il n'y a plus de règles fixes, ni de points cardinaux, c'est ce dont je ne m'avise pas. Il faudra donc encore attendre les événements.

Quel est le pays sous la calotte des cieux, où le beau sexe ne soit pas avide de nouveautés et amateur de changements? S'il n'y en a pas, vous devez concevoir combien nos belles dames ont éprouvé de plaisir en apprenant l'arrivée de lord Elgin. Longtemps avant et après, la nouvelle Excellence a défrayé la conversation des salons de la capitale. Sa famille, son âge, sa fortune, ses antécédents, sa vie publique et privée, ses goûts, ses habitudes, son moral et son physique fournissaient autant de textes à la causerie. D'abord on apprît avec satisfaction que c'était un patriote de la vieille roche, noble, s'il en fut jamais, faisant remonter ses ancêtres en ligne directe jusqu'aux premiers Rois d'Écosse; ensuite on lui donnait dans le livre du blazon parmi les pairs de la Grande Bretagne seulement l'âge de trente-six ans et il était veuf! C'était là de quoi le rendre l'objet de toutes les sympathies féminines d'un bout à l'autre du Canada. Joignez à cela une belle

et bonne réputation de talents et des services distingués, une jolie fortune, une vie sans tache et un physique agréable et vous admettez avec moi que le nouveau gouverneur ne pouvait manquer de captiver l'attention et de faire fureur. On supposait encore et avec raison qu'un homme aussi bien né que le comte d'Elgin ne viendrait pas au pays sans se faire accompagner par au moins une demi-douzaine de jeunes et futurs pairs d'Angleterre. Serait-ce des comtes, des marquis ou des barons? on ne savait trop, mais sans doute ils seraient tous de noble lignée, riches, titrés, blazonnés... et qui sait... c'était à ravir. Une chose cependant vint un jour contrarier un peu ces Dames, une chose que les mères de familles et les jeunes personnes ne pardonnent pas facilement, une chose désolante, affligeante, déplorable, irréparable... La nomination du gouverneur était connue depuis longtemps et il tardait beaucoup à venir. Qu'était-il devenu? On faisait circuler bien des bruits sur son compte, quand un bon matin, on annonça définitivement son mariage avec la fille de feu lord Durham. C'est là ce qui affligea un peu nos belles Dames Canadiennes. Le comte d'Elgin à la veille de venir réchauffer son ame au feu de leurs noires prunelles, n'aurait pas dû, dans leur opinion, convoler en secondes noces, sans avoir auparavant admiré leurs grâces enchanteuses et leur doux sourire. Elles avaient raison. Son Excellence a eu tort de se marier. Mais comme la chose est faite, nos charmantes compatriotes en ont pris gaiement leur parti. Il y avait, il faut le dire, une fiche de consolation dans l'affaire, c'était le célibat bien constaté des Secrétaires Aides-de-Camp et Attachés, qui formaient la suite de Son Excellence; c'était d'autant plus consolant que pour la plupart ils touchent à cet âge critique où le célibataire dit adieu à sa joyeuse vie de garçon et se détermine à faire une fin.

L'absence de la comtesse d'Elgin a empêché le gouverneur de donner des bals cet hiver; il s'est contenté de recevoir les hommes; sa première réception publique a vu défiler devant lui une foule considérable de visiteurs, peut-être plus qu'il n'y en a jamais eu à aucun *lever*. Tous les partis politiques y étaient représentés. Après avoir fait une première connaissance avec le bon peuple canadien, lord Elgin a voulu la continuer et l'augmenter par le meilleur moyen possible; celui qui doit lui permettre d'étudier et d'approfondir les gens; aussi les *DINERS* se succédèrent au château avec assez de rapidité pour faire espérer aux moins ambitieux et impatientes de s'asseoir à la table vice-royale, une prochaine invitation. Les ministres ont eu la primeur des dîners de son Excellence qui se montre dit-on, un amphitryon aimable et un gai convive. Ces braves ministres ont un peu étonné leur hôte par leur appétit et leur soif ardente. Le gouverneur a pu voir au premier abord que ses aviseurs légaux avaient une santé florissante nonobstant les bruits circulant sur leur état de débilité et de faiblesse. L'air affamé de ces messieurs, la satisfaction empreinte sur leurs visages, l'absence de toutes apparences de préoccupations politiques ou autres, ont dû lui prouver ce que peut faire une longue vacance sur le tempérament d'un conseiller responsable. L'honneur qu'ils firent à sa cuisine et à sa cave l'ont tout de suite convaincu et persuadé qu'au moins pour manger et boire, il avait sans contredit le meilleur ministère possible. M. Draper s'est laissé aller à un entrain admirable et a conté à son Excellence entre la poire et le fromage, forces anecdotes parlementaires plus ou moins amusantes, tous les tours de passe-passe qu'il avait joués à ses commettans du Haut-Canada et comment il avait fait en deux occasions différentes, deux différends discours sur le même sujet (la question de l'université) qui avaient eu un succès fou, probablement parce qu'ils avaient cela de merveilleux, que la première fois il parlait pour un côté de la question et la seconde fois contre. M. Draper à même laissé échapper quelques indiscrétions sur le compte de sa majorité de la dernière session, bien propres à faire réfléchir son hôte:

Mon gouverneur, a dit entre autres choses le premier ministre, si vous saviez à quelle espèce de gens vous avez affaire, vous ne vous casseriez pas la tête à propos de votre gouvernement, je vous assure.

Il y a en ce pays une classe d'hommes baptisés du nom pittoresque de *loose fish* que vous connaîtrez bientôt; cette classe fait le désespoir

du peuple auquel elle ne tient ni par la tête ni par le cœur, mais en même temps elle est la planche de salut de tout ministère quel qu'il soit, à quelque parti qu'il appartienne. Le *loose fish* fait de la politique au jour le jour et compte plus sur le présent que sur l'avenir; par cela même qu'il attend toujours quelque chose de vous, vous pouvez toujours en disposer; tout ce qui vient d'en haut lui plaît infiniment et si une odeur infecte et neauséabonde lui arrivait des banquettes ministérielles il la trouverait sans doute un parfum exquis; on peut tout faire avec eux et je puis vous assurer que j'ai su en tirer un excellent parti.

Sans le *loose fish*, pensez y bien,
Tout ne vous servira de rien,

Il faudra que vous rappeliez les ex-ministres, ces hommes digneux qui ont voulu faire de ce pauvre feu lord Metcalfe un *instrument*, une nullité, un vrai zéro dans la machine administrative du pays. Votre seigneurie ne voudrait pas être reléguée dans la catégorie des mannequins politiques, j'en suis sûr. Aussi dans la catégorie des mannequins politiques, j'en suis sûr. Aussi cultivez le *loose fish*, il est de nature à se multiplier à l'infini dans ces temps de disette générale. Autrefois les chercheurs de places étaient presque tous étrangers à la population du pays; on les expédiait d'Angleterre et du bureau colonial. Le gouvernement responsable a produit le *loose fish* indigène. Les natifs, placés sur un pied infiniment plus respectable, ont réclamé pour leur compte le patronage de la couronne. Pour sortir de ce premier embarras de la responsabilité, le gouvernement ou plutôt ses ministres ont cultivé le *loose fish*. D'abord croissant en Haut-Canada, il s'est peu à peu étendu au bas, et enfin on est même parvenu à le faire prendre, grâce à des engrais et à un fumier riches, dans le sol de l'opposition populaire, assez aride comme vous pouvez croire pour cette espèce de produit bâtard. C'est là ce qu'on a fait de mieux, dans ces dernières années, pour conserver la vie du parti conservateur Canadien; sans cela nous tombions au pouvoir de cette même opposition populaire qui est notre cauchemar, à nous les fidèles et loyaux sujets de Sa Majesté, et qui prend chaque jour des proportions si formidables que bientôt peut-être, les *loose fish* eux-mêmes ne pourront nous préserver de sa griffe.

M. Draper discourait, discourait à perte de vue, sur les hommes et les choses de la politique, jettant parfois ses confrères ministres dans de bien cruelles situations. M. Viger, qui nous dit-on, faisait partie des convives ministériels, quoiqu'il ait résigné, quitté, délaissé, abandonné dès maintenant et à toujours, le fauteuil de président du conseil, trouvait très inconvenante et peu digne la conduite de son ci-devant collègue. Il trouvait de la frivolité, de la légèreté et peu de réserve dans la causerie du procureur-général. Ce dernier vint à parler de la fameuse correspondance La Fontaine-Caron et des pamphlets et des revues et des je ne sais quoi de cette affaire. M. Viger en éprouva un frisson horrible. Ses deux bras se contractèrent d'une façon à faire croire qu'il voulait briser le dossier de son fauteuil; ses cheveux se hérissèrent sur sa tête; il fit une grimace effrayante, et se mit à trembler de tous ses membres comme un homme qui entend prononcer sa condamnation aux galères pour la vie. Savez-vous ce qui le fit trembler, le sujet de cette grande terreur, de ce trouble, de cette grimace? Il y avait de quoi.... M. Draper, qui fut tous les jours d'une nature communicative, étant ce soir là un peu sous la généreuse influence du Champagne et du Château-Margot, était homme à tout répandre dans le sein de son nouvel ami et maître lord Elgin; il était homme à lui dire toutes les scènes parlementaires de la dernière session, comment un jour ses propres lettres étaient tombés entre les mains de l'opposition, et la lecture qu'on en fit en chambre et les regrets qu'il éprouvait encore en songeant combien il avait pu compromettre la réputation de son honorable ami M. Viger. M. Draper était homme à dire tout cela, mais il en fut empêché. L'ex-président du conseil, en homme d'expérience, l'interrompit, s'empara de la conversation et causa, causa, causa, tant et si bien que le procureur-général dut se tourner d'un autre côté de la table. L'honorable William Morris qui parle peu regardait ébahi M. Viger causant avec animation et sans prendre haleine. M. Cayley, trouva moyen de dire un mot ou deux sur les finances du pays et s'efforça en vain de prouver à Son Excellence qu'en dépensant chaque année un million et en en retirant seulement la moitié, la province ne pouvait manquer de s'enrichir rapidement. M. Papineau en parlant des terres de la cou-

ronne ne pouvait oublier le Saguenay; il fit une description si remarquable de cette partie du pays que lord Elgin enchanté, émerveillé, s'informa si ça prendrait beaucoup de temps pour y aller en hyver en raquettes.

James Smith, le grand avocat constitutionnel en était *of course*, de ce dîner. Ce personnage fit une profonde impression sur son nouveau maître, qui savait sans doute, comment un jour il avait tué tous les Philistins de l'opposition avec une machoire d'âne. Le comte d'Elgin qui se plaît dans les fictions constitutionnelles admirait la façon et la science de l'honorable procureur-général Smith, mais son admiration redoubla quand on lui dit que ce monsieur avait dans sa bibliothèque, la seule édition qu'il y ait en Canada, du texte de la constitution d'Angleterre!

Il y avait encore un ministre à table, un conseiller qui sans être remarquable ni par son savoir ni par son éloquence a vu tomber autour de lui toute une génération de cabinets, sans abandonner son portefeuille. Ce ministre un jour de grande bataille, quand tous ses compagnons d'armes furent obligés de céder le terrain et de mettre bas les armes, répondit héroïquement, comme la vieille garde à Waterloo: *Le secrétaire provincial meurt, mais ne résigne pas!* M. Daly appartenait à l'ancien régime, il appartient au régime d'aujourd'hui et il appartiendrait à tous les régimes à venir s'il était immortel. Aux diners du gouverneur, il est gracieux, il se fait aimable, espérant à force de civilités, persuader à tout le monde qu'il serait le vrai type du secrétaire civil.

Après les ministres Son Excellence a reçu chez lui les juges les principaux fonctionnaires civils et militaires, les chefs de l'opposition, les principaux membres de la législature, etc., etc.

Le comte d'Elgin fait bien les honneurs de sa maison et de sa table. Il est plein d'urbanité, simple et digne dans ses manières et n'a pas cette froide hauteur, qui met son monde à la gêne. Il cause bien et sa conversation indique un esprit cultivé, des vues larges, et un grand fond de connaissances générales. Il parle le français avec facilité, même avec élégance et aime beaucoup, à causer en français avec ceux de ses invités qui parlent cette langue. Mais ce qui me fait plaisir à vous dire, c'est que Sa Seigneurie semble avoir étudié et connaître à fond l'histoire, les mœurs, et la littérature de la France. La plupart des grands écrivains contemporains lui sont familiers et il exprime des opinions très libérales sur toutes les questions de politique, d'ordre social, de religion qui sont à l'ordre du jour. On dit que lord Elgin a été jusqu'à présent très-peu communicatif avec les membres de son cabinet sur la politique à venir de son gouvernement et que ces derniers se sont même plaint de son trop de réserve à leur égard. Nous ne voyons là rien que de digne et de convenable de la part du gouverneur, et nous devons nous féliciter, que Son Excellence semble vouloir profiter de l'exemple que peut offrir une malheureuse administration précédente, des dangers et des désagréments qu'il peut y avoir pour le représentant de la souveraine de s'identifier avec aucun parti dans les colonies. Somme toute, notre nouveau gouverneur laisse dans l'esprit de tous ceux qui ont l'honneur de faire sa connaissance une opinion très-favorable sur son compte. Je dois ajouter une chose digne de remarque: lord Elgin a 36 à 37 ans; j'ai dit ailleurs qu'il a une belle tête et une physionomie très intelligente, mais on lui donnerait certainement 45 à 50 ans. Son front est chauve, ses favoris et ses cheveux gris-blanc, et le tout ensemble indique un homme livré à de fortes études et vieilli, avant l'âge, par de hautes et sérieuses préoccupations.

Après vous avoir parlé du comte d'Elgin, je dois vous dire un mot sur ceux qui l'ont accompagné au pays. Son frère, le colonel Bruce, le secrétaire militaire et le principal aide-de-camp, est un homme aimable, de bonne compagnie et parlant élégamment le français. Le galant colonel, arrivé à Montréal à la fin de novembre est déjà très répandu et fait fureur dans nos salons. Ce monsieur montre une préférence, une prédilection prononcée pour nos aimables compatriotes. Il pourrait bien lui arriver ce qui arriva, il y a quelques années au principal secrétaire et aide-de-camp du gouverneur d'alors, qui ne voulut pas quitter le Canada sans emporter avec lui une de ses plus belles fleurs. Avis aux demoiselles à marier.

Les autres Aides-de-camp du comte d'Elgin sont lord Alexander George Russell frère du premier ministre lord John Russell et du

duc de Bedford actuel, lord Mark Kerr, fils du duc de Roxbury, l'honorable Egremont Lascelles, fils du comte d'Egremont et l'honorable Arthur Egerton, fils du comte d'Ellesmere; comme vous voyez ces messieurs tiennent tous aux plus nobles familles d'Angleterre. C'est de la jeunesse dorée. Dois-je ajouter qu'un grand nombre de nos dames et demoiselles en raffolent et qu'à côté de ces grands personnages, de ces noms titrés, de cette fine fleur de l'aristocratie anglaise le jeune Canadien paraît dans l'opinion de quelques unes, un être infiniment petit; c'est à qui les fêtera mieux, les choyera d'avantage. Ils sont de tous les diners, de tous les bals; dansent, rient et s'amusez infiniment, sans se douter le moins du monde probablement du dégât qu'ils font parmi le beau sexe canadien.

J'aime beaucoup à voir de jeunes étrangers aussi distingués rencontrer chez nous cette politesse et cette hospitalité qui caractérisent nos mœurs françaises, mais je regrette de remarquer chez quelques jeunes Canadiennes de Montréal une sensibilité quelque peu ridicule à l'endroit des charmants étrangers qui nous visitent de temps à autres. Je connais telles d'entre elles qui ne voient au milieu d'un bal, que les militaires, les aides-de-camp et les secrétaires. Elles ne rêvent que ceux-là, les suivent du regard toute la soirée et font assaut de grâces et de minauderies pour les captiver, les séduire, les enchaîner à jamais. Parlez-leur d'un sujet quelconque, autre que celui qui les préoccupe, elles ne vous entendent pas; demandez leur de danser un quadrille quand viendra votre tour, elles vous diront qu'elles avaient oublié un engagement antérieur avec lord un tel ou bien le capitaine un tel, et vous les voyez partir radieuses au bras de l'heureux vainqueur. La danse suivante elles passeront du bras du capitaine à celui d'un lieutenant, d'un enseigne et même d'un caporal et d'un sergent s'il y en avait dans le bal, tant elles aiment l'habit militaire. Badinage à part, quelques unes de nos jeunes filles pourraient par respect pour le nom Canadien qu'elles portent se conduire plus convenablement envers leurs compatriotes. Elles doivent savoir que quelquefois les gens ont bonne mémoire et leur font payer cher ces fautes qu'aucune bonne société ne saurait tolérer, sans manquer à ce qu'elle se doit à elle-même et par conséquent à chacun de ceux qui la composent.

Allons donc, de chroniqueur et de conteur, j'allais me faire moraliste, sévère et morose, mais ça ne sera pas; le temps serait on ne peut plus mal choisi, puisque j'arrive au carnaval, à la saison joyeuse, et que j'entends résonner de tous côtés à mes oreilles, les sons de l'orchestre, les chansons, les bruits du plaisir et les éclats du bal.

Montréal depuis le commencement du mois s'est livré avec entraînement à tous les plaisirs de l'hiver, à toutes les folies de la saison. Malgré la gêne qui étouffe le commerce et l'industrie, malgré les sinistres nouvelles de la famine, malgré la misère du pauvre, le carnaval a fait entendre ses éclats de rire accoutumés. En présence de tant de maux, il n'a pas voulu interrompre ni ses joyeux diners, ni ses plaisirs frénétiques ni ses folles orgies. Que voulez-vous? c'est la vie du monde.

Pendant tout le mois on n'a parlé que diners, bals, fêtes et concerts: Il y a eu des bals de toute espèce et de toute qualité: bals du grand monde, bals de la bourgeoisie et bals du peuple. La Revue du mois ne peut s'écrire qu'au bruit des violons, avec accompagnement de basse, de flûte et de tambour.

Jamais la ville n'a été aussi piquée de la tarentule que cette année. Tout le monde donne à danser et veut danser. Tous les jarrets, tous les pieds des différents sexes veulent devenir savants, et j'en connais même des deux sexes dont toute la science réside dans les extrémités inférieures. Ce sont hélas! bien trop souvent les lions et les lionnes des salons. La Valse et la Polka, talismans merveilleux, peuvent faire arriver à tout. C'est quelquefois par une danse élégante qu'on gagne ses éperons de chevalier et sa réputation de femme à la mode.

A propos de danse et de danseurs, il m'est venu souvent à l'idée que ce serait un ouvrage intéressant et utile qu'un livre que l'on ferait sur la conversation des salons pour guider surtout la conversation des danseurs. Un tel livre se vendrait à merveille. Cellarius, le grand professeur de danse en vogue à Paris, vient de publier un volume destiné, dit-on, à un immense succès. Il a pour nom *la danse des salons*. Il y est traité de la *Valse à deux temps*, de la *Polka*, de la *Mazurka* et du *Cotillon*. Cela est fort bien, mais quoi de plus intéressant pour les danseurs eux-mêmes dans les intervalles, entre les figures, entre les danses, de savoir charmer les moments de repos par une conversation animée et pétillante? Quel service ne rendrait pas à la société celui qui remplacerait les vieilles formules et les lieux communs par un dialogue vif et sensé? Combien voit-on de gens d'esprit même, dont la conversation au bal, est, on ne peut plus, naïve? Il semble qu'au lieu d'emporter au bal, comme on devrait faire, tous les diamants de son esprit et tous les perles de son intelligence, on laisse tout cela à la maison, en prenant ses gants blancs.

Il y a des volumes à écrire sur la conversation des salons. Que de nuances délicates entre ce qu'on doit dire à la femme brune, à la

blonde, à la jeune fille, à la bourgeoise, à la grande dame.

D'abord il est un précepte qu'on ne doit jamais oublier; si l'on s'en écarte un instant, on tombe dans une de ces irréparables bévues qui perdent un homme à tout jamais. Avant de critiquer une figure ridicule ou une toilette excentrique, médisances faciles mais bien dangereuses, tout danseur doit sonder le terrain, s'avancer avec précaution, et ne pas se jeter à l'étourdie dans des plaisanteries, qui pourraient lui valoir un cruel moment d'embarras. Nous avons entendu un danseur sans façon demander à sa danseuse, en lui désignant une femme âgée: "Quelle est donc cette vieille fée?" et la jeune personne lui répondre: "Monsieur, cette vieille fée, c'est ma mère." Une autre fois un jeune monsieur s'adressait à son voisin et lui désignant une des figurantes d'un quadrilles, lui disait: "Quelle est donc cette jeune fille qui a si mauvaise mine et qui danse si mal?" Le voisin de lui répondre tranquillement: "c'est ma sœur!" Vous pouvez vous figurer l'embarras de l'indiscret interlocuteur.

Je ne puis vous dire toutes les belles fêtes, tous les beaux bals de ce mois, car ça serait trop long. Nous avons eu un grand nombre de bals publics, la plupart pour des objets de Charité, et nous devons constater ici le zèle ardent déployé par nos dames pour organiser ces soirées charitables. Danser et secourir l'indigence, c'est pour la femme un double plaisir, c'est remplir une grande partie de sa mission de plaire et de se dévouer.

Montréal devient une grande ville. Un bal dans la bonne société est déjà un pêle-mêle, une foule qui se pousse, qui s'agite, se coude et peut à peine tenir dans les appartements. La comtesse Cathcart avait plus de 300 invités à son bal du dix février, qui a été magnifique. Cet hiver nos particuliers ont reçu chez eux autant de monde à la fois. Les Soirées de Mdes. S. . . . F. . . . J. . . . L. . . . , ont été les plus remarquables, mais il en est une qui mérite une mention particulière. C'est sans doute pour un grand nombre d'entre vous, amis lecteurs, un des plus doux souvenirs du carnaval de 1847.

Ne me parlez pas des bals froids, des bals sans entrain où les gens menacent de s'endormir sur leurs chaises, ou s'examinent et se regardent à la loupe s'occupant trop peu de la poutre qu'ils ont dans l'œil et beaucoup trop du fêtu de paille de l'œil de leurs voisins. J'aime le bal, moi, quand la gaieté brise la glace, que ces robes si empressées sont chiffonnées par les quadrilles, que les rires se font entendre, que les confidences tendres ou malignes ont commencé, car alors la médisance s'enfuit, le monde disparaît avec ses faussetés, ses sourires d'emprunt ses dévouements équivoques et ses exigences, et il n'y a plus que de la joie et du plaisir. Telle fut la soirée du douze février à VILLA-ROSA. Ce jour là l'opulent propriétaire du château St. Antoine avait réuni dans ses salons une foule considérable. Dire de quelle façon elle fut reçue, serait chose oiseuse; c'est une hospitalité vraiment princière. Les femmes y étaient toutes jolies, élégantes, animées. A la vérité, la maîtresse de la maison reçoit avec tant de belle humeur et de bonne grâce que l'on prend en entrant un reflet de bien être qui sied parfaitement au visage. Les hommes mêmes y paraissaient aimables. Ils dansaient, s'amusaient à merveille en s'occupant des femmes, choses qu'ils oublient quelquefois aujourd'hui grâce aux questions industrielles, sociales, et politiques!

Il y a des salons qui restent froids malgré le luxe du lieu, la richesse du maître et la beauté des femmes, il y a enfin des maisons illuminées et fastueuses qu'on incendierait sans qu'il y circulât un rayon de flamme; c'est que les maîtres de la maison sont le point culminant où se charge l'électricité. Le cordon qui part de leurs mains s'étend, chacun le touche, s'en agite, s'en émeut et le plus froid même en est atteint.

Chez M. et Mde. D.... tout le monde était électrisé et il y faisait chaud pour le cœur comme pour l'esprit.

Les quadrilles se sont succédés sans interruption pendant quelques temps, puis les anciennes danses canadiennes ont eu leur tour. Le *cotillon* avait droit de bourgeoisie. Le *cotillon*, moins dangereux que la valse aux milles enlacements a le rire plus franc, la désinvolture plus sans gêne, l'allure moins prétentieuse.

A une heure du matin un souper magnifique a été servi. Cent dames étaient groupées autour de la table et ont fait semblant de manger. Au bal le souper est une gracieuseté seulement à l'adresse des hommes. Les femmes se font pour ces jours là une taille trop fine et trop serrée pour risquer la plus légère nourriture. Elles ne soupent qu'après l'âge passé des prétentions; il en est beaucoup qui ne soupenteront jamais. Après plusieurs fournées de dames le repas était presque intact et le tour des hommes a commencé. Jusqu'alors Tantales en habit noir, ils rodaient autour de la table, lorgnant les mets avec plus d'amour que les convives, mais toujours aimables et galans par hypocrisie ou par habitude. Mais là personne n'avait rien à craindre; les plus vigoureux appétits pouvaient attendre et se satisfaire. La fête s'est prolongé jusqu'à la fin de la nuit.

J'arrête ici, amis lecteurs, car j'arrive au mercredi des Cendres, le jour où les folles joies du monde doivent être interrompues pour la pénitence—le jeûne et la prière. Repentez vous bien, priez bien, afin de pouvoir vous réjouir beaucoup au grand jour de Pâques.